

9/8

264/6

Juin 1964
N° 6
mensuel

TW. 067/22.77.88 - 22.77.88
067/22.05.51 (3 L)



Brabant

Tourisme.



Empruntez donc la route N. 430, superbe artère provinciale, ou le sentier pour cavaliers, pour atteindre les imposantes ruines de l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville.

(Cliché Polyphoto-Avion.)

Fédération Touriste de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

COTISATION : 80 F

ETRANGER : 100 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Villers-la-Ville... où l'homme et la nature ont conjugué leurs efforts, par *M.-A. Duwaerts* p. 1
- Halte à Noirhat, par *Joseph Delmelle* p. 5
- D'une gare à l'autre, par *F. Weemaels* p. 9
- Miniatures espagnoles et flamandes, p. 13
- Pourquoi Antoine Van Dyck peignit-il le « Saint-Martin » de Zaventem ?, par *C. Derie du Brucquez* ... p. 14
- Les belles églises de Louvain, par *Emile Poumon* p. 17
- Soirées du Tourisme : Les Châteaux de Bruxelles, par *D.V.O.* ... p. 22
- Bonjour Atomium ! par *D. Van Oorlé* p. 25
- A New York, cette année, par *Françoise* p. 28
- Le Mayboom, par *Jean Drève* p. 30
- Le prince catholique d'Orange, par *Gilbert van der Linden* ... p. 33

Revue affiliée à l'Association des Journaux Périodiques Belges et Etrangers. Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Notre couverture : Une échappée d'une simplicité rare sur un site du Roman Pays de Brabant, celui de Noirhat.

Villers - la - Ville

où l'homme et la nature
ont conjugué leurs efforts
pour créer des merveilles

L'ACHEVEMENT récent de la 430, cette superbe artère provinciale, conçue spécialement à des fins touristiques, qui en 40 km d'un parcours, d'une exceptionnelle exubérance, où chaque profil, chaque courbe, chaque perspective est un sujet de méditation, de ravissement ou d'émerveillement, conduit le voyageur à Villers-la-Ville, aux confins mêmes de ce Brabant wallon dont le charme si subtil s'auréole de mille nuances, de mille contrastes, de mille imprévus, cet achèvement coïncidant avec l'inauguration du sentier pour cavaliers joignant Bruxelles à Villers-la-Ville, premier jalon d'un réseau équestre qui sillonnera, bientôt, toute la province de Brabant, a replacé au premier plan de l'actualité touristique ce site fascinant, fabuleux, fantasmagorique, presque irréel qu'est resté, au fil des siècles, Villers-la-Ville, ce site déroutant, quasi immuable dans son extraordinaire majesté, ce site où se faufilaient la Thyle, rivière au cours capricieux et volage et où se déployaient les ruines grandioses d'une des plus célèbres abbayes cisterciennes de tous les temps.

Fondée, en 1146, par saint Bernard, abbé de Clairvaux, au cœur d'une épaisse et ténébreuse forêt dont subsistent encore d'admirables lambeaux, l'abbaye de Villers connut plusieurs périodes de prospérité, notamment à la fin du XIIe siècle sous l'impulsion éclairée de l'abbé Charles de Seyne qui érigea le cloître primitif, la salle capitulaire et le dortoir des moines, durant le XIIIe siècle aussi où furent édifiées l'église abbatiale et la brasserie et au début du XVIIIe siècle où, sous l'adroite direction de l'abbé Hache, fut entièrement reconstruit, suivant le goût de l'époque, le palais abbatial. Saccagée en 1794, lors de la seconde intrusion des Français, en Belgique, vendue en 1797, l'abbaye fut littéralement



A l'ombre de l'ancienne porte de Bruxelles...

de large et ses admirables fenêtres en ogives géminées, le cloître où s'attarde le roman avec ses deux baies jumelées, en plein cintre, son musée lapidaire, véritable réceptacle de pierres armoriées ou funéraires d'une valeur inestimable, son tombeau de Gobert d'Aspremont (XIII^e siècle), scellé par une dalle tumulaire, en marbre noir où le chevalier est figuré revêtu de la bure et la porte trilobée, finement ouvragée, qui le jouxte, la brasserie encore (38 mètres de longueur sur 10 mètres de largeur), l'un des plus

anciens bâtiments du monastère où, au travers de ses voûtes en arêtes, sans nervures et de ses fûts cylindriques aux chapiteaux austères, triomphe l'art roman, complètent, avec infiniment de mesure et de retenue ce festival étincelant d'art et de spiritualité que ternit, à peine, ce palais abbatial assez prétentieux et d'un luxe un rien tapageur, conçu dans cet esprit quelque peu enclin au spectacle et à l'exhibition qui caractérisa les productions les plus marquantes du XVII^e et du début du XVIII^e siècle.

Si les vestiges imposants de l'abbaye de Villers-la-Ville qui, signalons-le, sont accessibles au public, du 1^{er} mars au 31 octobre, tous les jours de 9 à 18 h (jusqu'à 20 h en été), demeurent, sans contredit, tant sur le plan architectural que culturel, le principal foyer d'intérêt de la région, le semillant et coquet village ne dispose pas moins, tant dans le domaine artistique que naturel, d'autres atouts prestigieux qui le classent, d'emblée, parmi les pôles d'attraction les plus scintillants comme les plus déroutants du pays tout entier. C'est ainsi qu'à deux pas des ruines, à l'ombre de cette porte de Bruxelles où la provinciale 43C et le sentier cavalier joignent leur destinée, vient d'être inauguré, sous l'impulsion du Syndicat d'Ini-



... un petit musée de la vie locale, vient d'être inauguré.

tiative, un petit musée de la vie locale peut-être aux plus hautes mesures de nos promoteurs nous offrent, sous le couvert de mesure et à l'aide de matériaux locaux, un reflet saisissant du passé fastueux de l'abbaye tandis qu'une seconde section initie le profane aux merveilles de l'histoire naturelle de la région, s'appuyant, à cette fin, sur une gamme sélective d'oiseaux empaillés et d'insectes du terroir. L'enclos de ce musée, à portée éminemment didactique, a été aménagé en petite réserve naturelle où s'étale une collection éclectique de plantes médicinales (au total quelque quatre-vingts espèces) qui constituèrent, pendant de nombreux siècles, les seuls remèdes dont disposaient nos aïeux et sur lesquelles des générations de moines vénérables se penchèrent avec amour, sinon avec dilection. Le petit centre pédagogique, où se découpe en filigrane toute la pensée fécondante de l'idéal cistercien, est ouvert les dimanches d'avril à septembre inclus, dès 13 h 30 et en semaine, tous les jours du 15 mai au 31 août, à partir de 13 h 30 également.

En face de l'entrée des ruines, en bordure et à droite de la route conduisant au village, se dresse toujours l'ancien moulin abbatial dont les origines remontent à la fin du XII^e siècle et qui possède encore une authentique cave romane, en plein cintre, d'une indécible beauté, miraculeusement soustraite à l'emprise des ans. Affecté à divers usages, depuis l'expulsion des moines, converti en hôtel-restaurant, au moment où, en 1953, il fut ravagé par l'incendie, le bâtiment, aujourd'hui, plus communément désigné sous l'appellation de « Hôtel des Ruines », a été intégralement restauré au cours de ces derniers mois, et abritera, sous peu, une hostellerie répondant aux exigences de la technique et du confort moderne et équipée, en annexe, d'écuries tenues à la disposition des nombreux cavaliers et amazones qui empruntent déjà le pittoresque et ravissant sentier équestre reliant la capitale à Villers-la-Ville.

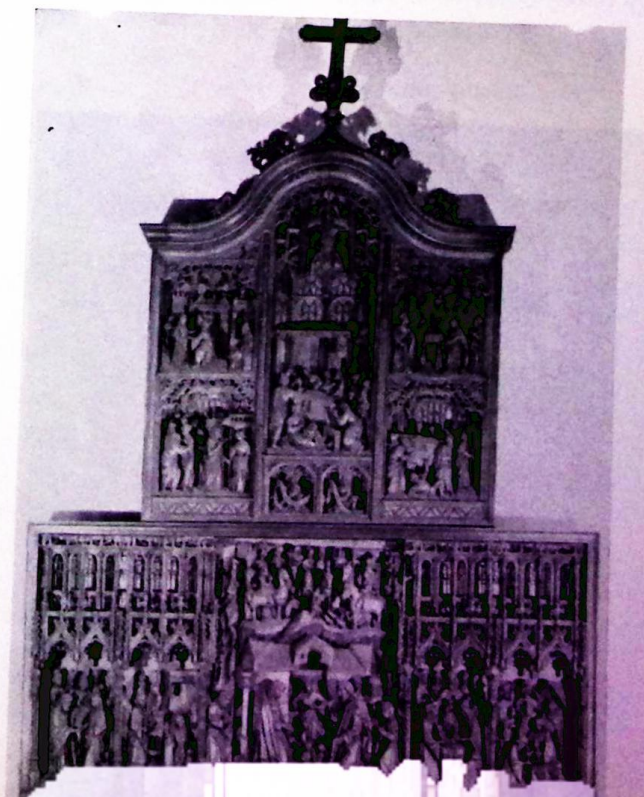
En amont de l'Hôtel des Ruines, survit, dominant de sa masse équilibrée la rive gauche de la Thyle, la Ferme de l'Abbaye, ancienne dépendance « extra muros » du monastère, (autorisation préalable requise pour les visites) qui aligne ses bâtiments robustes des XVII^e et XVIII^e siècles autour d'une spacieuse cour carrée.

Remontant le cours de la Thyle, au-delà de ces restaurants discrets voués au culte de la bonne chère, au-delà de ce Musée du Centre, sis, 3, avenue Arsène Tournay où l'ambiance cistercienne a été reconstituée à l'aide de souvenirs, cartes, photos, tableaux chronologiques et récits hagiographiques et voisins avec une évocation du Brabant wallon, sous ses aspects les plus variés, où se coudoient les arts, les lettres, les métiers et les noms les plus illustres de l'histoire régionale (ouvert tous les jours de 9 à 12 h et de 13 h 30 à 19 h — fermé le vendredi après-midi), le touriste avide d'émotions artistiques, gagnera la gracieuse église, dédiée à Notre-Dame, réédifiée en 1923, dans

un style apparenté au roman, et qui, en dépit de restaurations un peu radicales, a gardé un étonnant pouvoir de séduction : un cachet spécifiquement rural qu'accroît encore sa tour forte et trapue, seul vestige du sanctuaire primitif.

Toutefois, malgré son indéniable joliesse, ce temple ne se différencierait, en rien, de ces oratoires ruraux modestes, frais et pimpants, qui tapissent la contrée sans l'adjuvant du petit trésor qu'il abrite et qui s'ordonne autour des deux splendides retables superposés qui ornent l'autel latéral droit. Provenant, selon toute probabilité, de l'abbaye de Villers, ils illustrent avec un brio étourdissant des scènes empruntées à la vie de la Vie-gé. Le retable inférieur, appelé retable de l'Enfance de Jésus, remonte, sans conteste, au XV^e siècle (vers 1450) et se signale par la touchante naïveté des expressions et une certaine rudesse dans l'exécution qui n'exclut pas, pour autant, une réelle fraîcheur. On le considère généralement, comme sorti des ateliers de la fameuse Ecole bruxelloise. Le retable supérieur, dit retable de la Vierge, où se lit le millésime 1538, qui se rattache par son style à l'atelier du maître de Lombeek apparaît comme une composition pleine de raffinement et de souplesse où la délicatesse le dispute à la virtuosité dans un décor où prolifèrent les ornements flamboyants, accolades, flammes, fleurons, et arcs en anse de panier. Voisinant ce chef-d'œuvre de la sculpture brabançonne, la chaire de vérité, datée de 1645, séduira par la robustesse de ses figures, traitées avec ampleur, le monument funéraire, en pierre de taille de François de Marbais (1610) où

L'églisette, dédiée à Notre-Dame, abrite deux splendides retables superposés : celui du bas remonte au XV^e siècle, celui du haut date de 1538.



fleurs de lys, œuvre précieuse, de 1230 environ, aux réminiscences romanes.

Pour évoquer Villers-la-Ville, il faudrait encore conter par le menu la grâce aimable et subtile de son moulin d'Hollers (XIII^e siècle) qui relevait jadis de l'illustre moutier, la présence âpre, sauvage, agressive, de cette Ferme du Châtelet qui, coiffant un promontoire rocheux atteste hautement, avec son puissant donjon carré, son enceinte remarquablement conservée et les vestiges de ses tours d'angle de ses ascendances médiévales, il faudrait, surtout, pouvoir transposer, sur papier, cette extraordinaire emprise, cette mainmise quasi souveraine que l'élément naturel exerce, sur toutes choses, dans un tourbillon vertigineux de formes et de couleurs, traduire aussi ce spectacle féerique d'une terre burinée peut-être, mais fantasque et indomptable où croissent, pêle-mêle, mille espèces arborescentes, où niche une faune à nulle autre pareille, il faudrait pouvoir se mêler, discrètement, à ces groupes qui, chaque dimanche après-midi, durant la saison artistique, s'initient, sous la conduite d'éminents spécialistes (botanistes et ornithologistes) aux mystères, aux incantations de ce site fabuleux, dantesque où l'homme et la nature ont conjugué leurs efforts pour créer des merveilles.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

Cette farde-album, de conception moderne, permettra à chacun de réunir la collection annuelle de notre revue.

Les amateurs peuvent se la procurer au Bureau d'Accueil de la Fédération touristique du Brabant, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs, ou en versant ce montant au C.C.P. 3857.76.



HAMEAU DE NOIRHAT

Il y a, en Roman Pays de Brabant, quantité de sites admirables dans leur simplicité même, leur équilibre, leur mesure et l'heureuse alliance de la nature et de l'homme, de la verdure et de l'art, de la lumière et de l'ombre.

L'un de ces sites est celui de Noirhat.

Hameau de Bousval proche du territoire de Court-Saint-Etienne, Noirhat est pris dans l'angle formé par le confluent de la Dyle et d'un ruisseau à truites appelé le ou la Cala, dont le nom s'orthographe parfois Calla. Ce ruisseau est si modeste que plus d'une carte ne le renseigne pas. Il prend naissance non loin de la route de Bruxelles à Charleroi, sur Glabais, au pied de la butte dite du Gros-Fromage (oh, poésie des toponymes !) et près de la ferme de Toulifaut ou,

mieux, de Tout-lui-Faut, ce qui est bien plus expressif. Ayant évité le centre de Glabais, il prend une certaine importance et se souvient peut-être que son eau faisait tourner, autrefois, la roue de quelque moulin à farine. Puis, après être passé à Cala et à La Bruyère, il multiplie ses sinuosités, accueille l'apport d'un ru ou d'un ri, évoque le temps où il clapotait en s'échappant d'un bief et pense qu'il a vu se succéder bien des générations depuis qu'il est ruisseau. Le pays a été occu-



Le cours capricieux et pittoresque du Cala, affluent de la Dyle.

pé de très bonne heure par l'homme. Fouillant le sol, les chercheurs y ont trouvé des pointes de flèches, des haches polies, des couteaux, des perceurs et de nombreux autres vestiges de l'époque néolithique dont, à Noirhat même, une meule.

C'est à Noirhat que le Cala termine en beauté son cours capricieux et pittoresque. Avant de se perdre dans la Dyle, son eau est passée sous un pont en maçonnerie appelé « Le Pont Spilet » et a servi à l'alimentation de viviers offrant, au ciel qui passe, leurs grands miroirs rectangulaires, encadrés de vert.

A quelques pas du confluent, en bordure de la ligne de chemin de fer établie sur la rive droite de la Dyle, existe une petite station joutant la route menant vers Villers-la-Ville et son abbaye ruinée. Cette station est désaffectée à présent, comme la ligne de chemin de fer à laquelle a été substitué un autobus, mais elle a eu son heure de gloire vers 1910. C'est alors que fut construit son kiosque destiné à abriter les touristes qui, en assez grand nombre, visitaient la région et, surtout, les vestiges du château de La Motte, alors encore assez importants.

On ne peut pas, faisant halte à Noirhat, ne pas évoquer La Motte. Le tourisme n'exige-t-il pas toujours que l'on en revienne à l'histoire, voire à la légende, parce que, partout dans notre pays, la terre a été façonnée par l'homme et a pris, dans une certaine mesure, la forme de ses désirs.

Tout proche de Noirhat, le château de La Motte n'est plus qu'un souvenir marqué par quelques pierres écroulées au milieu d'une nature ayant repris ses droits. Comment, cependant, ne pas penser à lui et ne pas évoquer ses fastes et ses ombres ? Commencée par le lieutenant-colonel de Rameau, au service de l'Autriche, la bâtisse était de style Louis XV. Refoulée au sommet de la colline par une machine hydraulique, l'eau du Cala alimentait les jets d'eau des étangs. Abandonnée après le décès du comte de



Le « Pont Spilet »

A droite, les viviers brillent sous le soleil.



La Ferme du Châtelet atteste hautement de ses ascendances médiévales.

se détache le seigneur dans un entourage architectural formé de colonnes cannelées, soutenant un entablement, plaira tant par sa parfaite ordonnance que par la richesse de ses détails, la vénérable statue de Notre-Dame des Affligées (\pm 1600), objet d'un culte tout particulier, témoignera, dans sa suprême majesté, de la piété séculaire des foules tandis que les passionnés d'archéologie se pencheront, avec intérêt sur ce tympan très caractéristique servant de linteau à la porte d'entrée où apparaît l'Agneau Pascal, flanqué de deux

Moulin abbatial.





Les vestiges du château de la Motte.



L'actuel château.



Arbre géant dans le parc entourant les ruines du château.

Rameau, la splendide demeure se déprécia assez rapidement et n'était déjà plus, un siècle et demi après son édification, qu'un pitoyable ensemble de murs dangereusement branlants. En 1912, Henri Liebrecht en parlait avec une sorte de ravissement mélancolique. « C'était un peu triste, faisait-il observer, mais c'est exquis encore. Ce sont les dernières heures d'une agonie, c'est la mort d'une chose qui fut si gaie et vivante : les voix qui animèrent ces murs de leurs rires se sont tués depuis longtemps, les cœurs qui vécurent là des heures d'amour, d'espoir ou de rêve dorment à jamais de leur dernier sommeil, et ce qui fut le cadre de leur vie achève à son tour de mourir lentement ! » L'agonie, aujourd'hui, est terminée. La Motte a rendu le dernier soupir. L'entrée du domaine (auquel on accède par le chemin de Noirhat à La Motte-Village et par l'ancien chemin de Genappe à Wavre) est interdite. La Motte n'est plus qu'un cimetière envahi par les ronces, les charbons, les herbes folles, et creusé de terriers.

Le passé n'est plus rien, sinon un prétexte à imaginer quelque conte romantique, triste et beau comme il se doit, dans le genre de **Dom Placide** d'Eugène Van Bommel où l'on voit un jeune moine de Villers brûler d'une secrète ardeur pour la pâle Berthe de Rameau, fille de celui ayant consacré presque toute sa fortune à faire, de La Motte, selon les termes de l'écrivain, « un chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût, avec des jardins en terrasse donnant sur une vallée pittoresque et de grands arbres séculaires for-



Etangs à Noirhat.

Vieille ferme sur la route de La Motte-Village.



mant une forêt, et qui avaient été percés et tissés à l'entrée

Mais ne nous pressons pas trop vite à réveiller des souvenirs qui nous à jamais et revenons au site de Noirhat, vallonné, feuillu, animé par le vent. La nature, en ce lieu, n'a pas abdiqué son prestige. Quelques maisons seulement peuplent l'endroit. En bordure de l'actuelle route de Wavre à Genappe se dressent, notamment, une ancienne distillerie, devenue papeterie, et une vieille ferme. Les autres constructions sont axées, en quelque sorte, sur le chemin qui, prenant le départ à la chaussée dont nous venons de parler, s'éloigne vers La Motte-Village et s'en va vers une ancienne « franche taverne » en longeant l'ancienne « motte » seigneuriale. Parmi ces constructions, il y a une grosse demeure aux allures de



A Bousval une chapelle érigée à la mémoire de Notre-Dame de La Motte.

château édifée, il y a quarante ou cinquante ans, sur l'emplacement de la ferme Lempereur qui existait encore à l'aube de ce siècle. Presque en face, au flanc du coteau, s'agrippe une petite église.

Au cœur du site de Noirhat, cette petite église présente un intérêt évident. Sans doute n'a-t-elle pas le mérite d'être très ancienne et d'offrir une architecture homogène et caractéristique ! Cette construction de style hybride, où domine le roman, est cependant agréable et d'une claire élégance. Composée de moellons en grès mosan de tonalité brun-jaune, sa façade est ajourée d'une grande fenêtre et percée d'une porte à encadrement en pierre de taille de style Louis XV. Cette porte aurait été empruntée, selon une tradition

locale, aux vestiges du château de La Motte. Il est un fait : les pierres du manoir abandonné, comme celles de l'abbaye cistercienne de Villers, ont été largement utilisées par la population locale. Comment celle-ci aurait-elle résisté à la tentation qui constituait, en soi, cette sorte de chantier accumulant d'utiles matériaux mis gracieusement à sa disposition ?

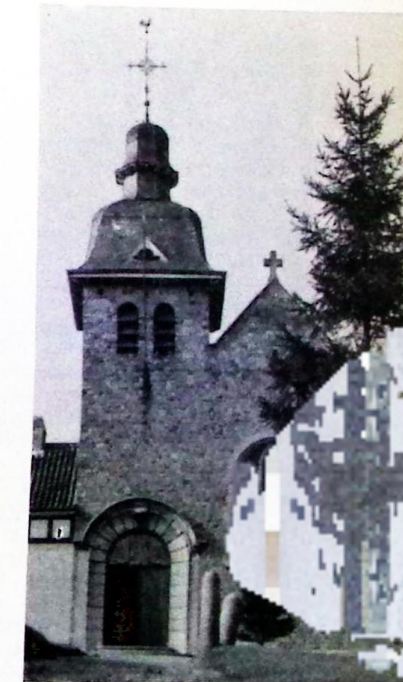
Flanquée d'une cure apparentée au style normand, dominée par un clocheton à campanile recouvert d'ardoises, la petite église de Noirhat contient quelques œuvres d'art, dont un bénitier en pierre bleue de style Louis XIV, et un mobilier assez intéressant, dont une tribune à balustre de bois. Mais deux choses méritent, au premier chef, l'attention du visiteur.



La petite église de Noirhat présente un intérêt évident.

Sa nef a été installée dans une ancienne grange.

La porte aurait été empruntée aux vestiges du château de La Motte.



Il y a, tout d'abord, le chemin de croix. Celui-ci a été donné le 15 septembre 1928, à la petite église de Noirhat, par le baron et la baronne d'Hoogvorst. Ceux-ci le tenaient de la baronne Edmond d'Hoogvorst qui l'avait reçu en 1885 de son père, le duc de Bassano, afin d'en orner la chapelle du château du Bestin, en Ardenne. La tradition locale perpétue la présence, dans les parages de Noirhat, de la famille van der Linden d'Hoogvorst dont une représentante, la grand'tante du baron Emmanuel van der Linden d'Hoogvorst, fut dame d'honneur de la Reine Marie-Henriette. Cette dernière, à l'époque où les d'Hoogvorst habitaient la région, rendit visite à ce coin du Roman Pays de Brabant. On l'y vit notamment, à la fin du mois de juillet 1866 et son landau passa, entre autres lieux, à Céroux et à Court-Saint-Etienne.

L'autre curiosité consiste en une belle pierre tombale armoriée sur laquelle est inscrit le nom de Messire Paul Le Rousseau, Seigneur de La Motte, décédé



L'église de Noirhat contient quelques curiosités qui méritent l'attention du visiteur : un ehemin de la croix, une belle pierre tombale armoriée et une peinture du XVII^e siècle, représentant une Vierge à l'enfant, qui pose une énigme à ceux qui la regardent.

Photos : Marcel Hombroeck.

le 29 novembre 1664, et celui de Mlle Anne du Mont de Buret, sa compagne, morte le 15 octobre 1661.

Adossée à l'un des murs latéraux, cette magnifique dalle funéraire illustre une page de l'histoire locale. La famille Le Rousseau fut propriétaire de la seigneurie de La Motte possédée, antérieurement, par la famille ayant donné son nom au domaine. Cette famille de La Motte avait fait édifier un manoir auquel devait succéder la construction du comte de Rameau dont il a été question précédemment. On cite assez fréquemment le nom du fils de Paul Le Rousseau, écuyer et seigneur de La Motte et d'Heusbeeck. Ce Guillaume Le Rousseau céda, à un nommé Jean de Saublain ou Saublens, en date du 12 septembre 1692, la « franche taverne » de La Motte qui existe toujours.

Il y a aussi, dans la petite église de Noirhat, une peinture du XVII^e siècle, représentant une Vierge à l'enfant, qui pose une énigme à ceux qui la regardent. Tout, apparemment, laisse supposer que cette Madone est chinoise. Elle a été rapportée de Pékin par un de nos compatriotes et achetée par le chapelain de Noirhat qui la fit restaurer. Selon certains experts, elle aurait été exécutée par l'école de peinture instituée à Pékin, au XVII^e siècle, par les Jésuites. Selon d'autres, elle aurait été peinte par un artiste italien. Qui apportera une réponse définitive à la question posée par cette Vierge venue d'Extrême-Orient en Brabant wallon ?

Sortant du sanctuaire, nous retrouvons la belle nature brabançonne, onduleuse, agréable aux regards, avec le Cala qui, toujours, coule vers la Dyle chantée, certain jour de mai, par un poète : Philippe Delaby, dont le nom nous rappelle celui d'un greffier de Noirhat dont la signature orne plusieurs parchemins du XVIII^e siècle.

Philippe Delaby, donc, chantait la rivière brabançonne :

La Dyle a dégainé sa lame de Tolède
Et se fraye un passage à travers les taillis,
Tandis qu'à ses côtés, soudainement jaillis
Pour lui venir en aide,
Un escadron de peupliers
Dressent, nobles et fiers comme la vigilance,
Dans un galop d'irrésistibles cavaliers,
Leur silhouette en fer de lance.

La Dyle s'éloigne, obéissant à son destin. Noirhat n'est qu'un moment de sa mouvante existence ayant, comme cadre permanent, le décor merveilleusement diversifié de notre province mitoyenne.

Joseph DELMELLE.

Les prix de journalisme « Pro Civitate 1964 »

Le Centre *Pro Civitate*, institué par le Crédit communal de Belgique en vue de promouvoir une meilleure connaissance des institutions régionales et locales, a créé un prix de journalisme qui couronnera les meilleurs reportages, articles ou séries d'articles, études ou critiques publiés dans des quotidiens ou des périodiques belges d'information, par des journalistes professionnels, membres de l'Association générale de la Presse belge ou de tout autre organisme qui serait désigné par la loi comme représentatif des intérêts des journalistes professionnels. Les travaux en question doivent contribuer à une meilleure connaissance des institutions régionales et locales belges.

Sont seuls pris en considération les travaux parus au cours de douze mois précédant la date fixée pour le dépôt des travaux (en trois exemplaires adressés à « Pro Civitate » - Prix du Journalisme - Crédit communal de Belgique, 13, rue de la Banque, Bruxelles).

Chacun des prix est de 15.000 F en espèces. Ils ne peuvent être partagés entre plusieurs concurrents.

Le jury ayant décidé de reporter d'un an l'attribution du prix 1963 réservé aux travaux rédigés en langue néerlandaise, il y aura, en 1964, un prix réservé à ces travaux (celui de 1963) et un prix couronnant, conformément à l'article 8 du règlement, l'envoi jugé le meilleur sur l'ensemble des travaux présentés pour le prix de 1964, qu'il soit rédigé en français ou en néerlandais.

En application de l'article 4 du règlement, la date limite pour le dépôt des travaux présentés pour ces deux prix est fixée au 1er septembre 1964.

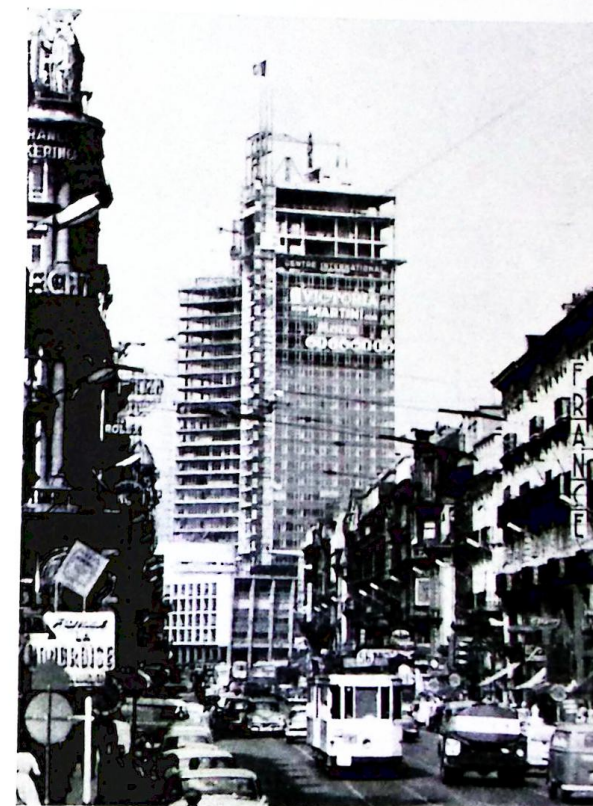
LES NOMS DE BRUXELLES ET CE QU'ILS NOUS DISENT...

D'UNE GARE A L'AUTRE

Le 1^{er} avril 1839, quelques particuliers cédèrent au Gouvernement un terrain situé à l'extérieur du boulevard, au bas du Jardin Botanique, pour y établir une station de chemin de fer et une place. Le 26 septembre 1841, la nouvelle station fut inaugurée, mais les bâtiments proprement dits ne furent commencés qu'en 1844, d'après les plans de l'architecte F. Coppens. La façade se composait d'une partie centrale et de deux pavillons ornés de statues par Joseph Geefs et Fraikin et de bas-reliefs par Simonis. Le bâtiment disparut entièrement en 1956.

La nouvelle gare du Nord a été construite un peu plus en arrière et sa façade donne à front de la rue du Progrès. Elle est l'œuvre de Paul et Jacques Saintenoy et Jean H. Van den Bosch. A la place de l'ancienne gare, à front de la place Rogier, l'architecte Cuisinier commença, fin 1957, un immense building centré par une tour de 26 étages. Il comprend deux théâtres, des cinémas, des magasins, 250 appartements, un parking pour 1.000 voitures, et une gare d'autobus.

La place Rogier est une place fort bien connue, aussi bien par les Belges que par les étrangers. Elle porte le nom de Charles Rogier, qui passa ses premières années dans le Nord de la France, à Saint-Quentin, où il était né de parents belges (1800). A l'âge de douze ans, il vint avec sa famille s'installer à Liège, ville à laquelle il s'attacha. Il fit ses études de droit, mais se lança dans le journalisme. La révolution éclata. De Liège, Rogier partit avec une poignée de volontaires. Après un voyage d'une dizaine de jours, il arrivait dans la capitale le 7 septembre. Après la délivrance de Bruxelles, Rogier pénétra dans Anvers bombardée, le 27 octobre, et y négocia une suspension d'armes. Au Congrès National, Rogier représenta le district de Liège. Le 4 juin 1831, il était nommé gouverneur de la province d'Anvers. Mais la guerre avec la Hollande n'était pas terminée. En avril 1831, retour offensif de nos voisins du Nord. Rogier reprit son uniforme de colonel des Tirailleurs Liégeois. Enfin, le 21 mai 1833, la Convention de Londres consacrait la libération d'Anvers. Charles Rogier entra plusieurs fois au ministère.



Un aspect mouvementé du boulevard Adolphe Max, avec, dans le fond, le building de la place Rogier, alors que le gros œuvre venait d'être achevé.

Orateur infatigable, écrivain disert, il donne l'exemple d'une incomparable vie de travail. Il publia dans sa jeunesse les « Mémoires de Don Juan Van Haelen »; on connaît les paroles qu'il composa pour la « Brabançonne » (1860). Il se retira de la vie politique en 1868, après dix-neuf années de services ministériels, et s'éteignit en 1885.

Devant la place Rogier, s'ouvre le boulevard Adolphe Max (avocat, journaliste; bourgmestre de Bruxelles de 1909 à 1939). C'est A. Max qui ressuscita les foires annuelles, peu après son retour de captivité en Allemagne sous le nom de Foire commerciale de Bruxelles. La première rue qu'on rencontre, à droite et à gauche du boulevard A. Max, est la rue de Malines, vieille artère qui conduisait à la Porte d'Anvers. La deuxième rue qu'on rencontre, est la rue du Pont-Neuf, créée en 1617, par un certain De Meester, qui fit aussi la rue Neuve et différentes rues adjacentes. Elle



Place de Brouckère : la fontaine-obélisque érigée en l'honneur de Jules Anspach.

doit son nom à la construction d'un pont sur la Senne, en 1633, qui mit la nouvelle rue en communication avec la rue de Laeken. Quelques pas plus loin, nous avons la rue du Finistère, avant d'arriver au passage du Nord. Ce passage a été créé en 1882. A l'intérieur se trouvent trente-deux cariatides par Joseph Bertheux.

Nous arrivons à la place de Brouckère. Cette place porte le nom de Charles de Brouckère, bourgmestre de Bruxelles de 1848 à 1860, auquel la Ville avait érigé également une fontaine monumentale, Porte de Namur, où elle fut démontée en 1957. L'église des Augustins se trouvait sur cet emplacement, la façade tournée vers la rue Fossé-aux-Loups, dans l'axe du boulevard Anspach. C'est après sa démolition, en 1893, que la place de Brouckère reçut son aspect actuel. Au centre de la place se dresse le monument Anspach, érigé en l'honneur de Jules Anspach (1829-1879), bourgmestre de Bruxelles de 1864 à 1879, promoteur des grands travaux de transformation du bas de la ville. S'inspirant de l'action édilitaire du préfet Haussmann, il modernisa Bruxelles en faisant voûter la Senne et établir les grands boulevards centraux. Le monument est une fontaine-obélisque, haute de 20 m, dont E. Janlet fut l'architecte et dont les statuaires Paul De Vigne, Julien Dillens, Godefroid De Vreese et Pierre Braecke firent les sculptures et Georges Houtstont la décoration or-

nementale. Il fut inauguré le 22 août 1877. A la base de l'obélisque on découvre le médaillon de Jules Anspach en marbre blanc, par Paul De Vigne. Le coq, qui le surmonte, est l'emblème de la vigilance dont le bourgmestre fit preuve.

Charles de Brouckère (1796-1860) fut un des principaux auteurs de la Constitution et rédigea



LA BOURSE DE COMMERCE

Sur la place, commence la rue Auguste Orts au coin de laquelle se trouve le monument, élevé par souscription publique, à la mémoire de l'ancien échevin de la Ville de Bruxelles, qui fut aussi ministre d'Etat.



notamment le rapport sur les « Droits et de leurs Droits » (1830), et fut nommé Rêgent, Charles de Brouckère, Ministre des Finances, département de l'Etat, administrateur-général auparavant. Le 3 août 1830, les troupes hollandaises franchissèrent la frontière. Charles de Brouckère, nommé Ministre de l'Intérieur, accompagna le Roi en qualité d'aide de camp à Anvers. Lors de la rentrée du souverain à Bruxelles, Charles de Brouckère fut nommé Ministre de la Guerre. Il réorganisa l'armée, tâche ingrate et difficile : lorsqu'il se retira, le 15 mars 1832, elle comptait 87.000 hommes et 8.900 chevaux. Quelques mois tard, il orienta son activité vers d'autres domaines : il prit la direction de l'Hôtel des Monnaies, professa l'économie politique à l'Université Libre — dont il fut un des fondateurs — et collabora au « Répertoire de l'Administration », vaste ouvrage de François Tielemans. C'est à Ch. de Brouckère, qui en fut le premier directeur, qu'est due la création de la Banque de Belgique. Conseiller communal et représentant, cet homme actif et doué fut nommé, le 5 octobre 1848, à la première magistrature de la capitale, où il rendit de tels services que ses concitoyens l'appelèrent le « grand bourgmestre ». Ses funérailles, en avril 1860, auxquelles la Chambre des Représentants voulut assister en corps, furent imposantes.

Remontons le boulevard Anspach et rendons-nous vers la Bourse. Nous trouvons sur notre passage la rue Grétry et la rue Marché aux Poulets



L'accueil fleuri de la gare du Midi.

(Photos : M. Hombroeck.)



La statue d'un de nos héros les plus populaires : François Anneessens.

avant d'arriver à la Bourse de Commerce, l'édifice le plus considérable qui ait été construit sur le tracé du boulevard Nord-Midi. Sur son emplacement se trouvait jadis le couvent des Récollets. L'architecte Léon Suys dressa les plans de la Bourse de Commerce. Il la conçut dans le style de la Renaissance mais surchargea l'édifice d'une multitude d'ornements qui détruisent l'harmonie des grandes lignes. Commencée en 1871, la Bourse fut inaugurée le 27 décembre 1873.

Avançant vers la place Fontainas, on rencontre successivement, à gauche, la rue des Teinturiers, qui rappelle le quartier où s'établirent au Moyen Âge les teinturiers, à proximité de la Senne dont ils utilisèrent les eaux, ensuite la rue de Bon Secours et la rue Jardin des Olives, qui permet de voir la façade latérale de l'église de Notre-Dame de Bon Secours.

La place Fontainas porte le nom d'un ancien bourgmestre de la ville. André-Napoléon Fontainas (1807-1863), avocat, fut échevin de l'Instruction publique de 1849 à 1861 et bourgmestre de la ville de 1860 à 1863. A sa mémoire fut érigée la « cité » abritant les institutrices et instituteurs pensionnés. La place Fontainas occupe une partie de la Petite Ile qui précédait la grande île Saint-Géry. Différentes rues, fort anciennes, y débouchent : la rue d'Anderlecht, où l'on voit encore une série de vieux pignons; la rue des Bogards, qui conduisait au couvent des Bogards; la rue de la Grande Ile et le Marché au Charbon, bordé de pignons anciens.

A partir de la place Fontainas commence le boulevard Maurice Lemonnier, dénommé boulevard

du Hainaut jusqu'en 1919. Il aboutit à la place Anneessens qui est construite sur l'emplacement du Vieux Marché. Au centre s'élève la statue d'un de nos héros les plus populaires, François Anneessens, défenseur des libertés démocratiques et décapité, en 1719, sous le régime autrichien. La statue est l'œuvre de Thomas Vinçotte. Derrière la statue, se trouve une école communale, en style Renaissance flamande, bâtie par Janlet.

La rue de Tournai, à gauche, quand on s'achemine vers la gare du Midi, conduit vers la Place Rouppe. Cette place s'étendait devant la première gare du Midi, ouverte au public le 17 mai 1840. Le monument Rouppe est l'œuvre de C.-A. Fraikin et J. Poelaert. Nicolas-Jean Rouppe est le premier bourgmestre de Bruxelles depuis 1830. Rouppe, profondément imbu des principes de la Révolution française, était membre du Congrès national.

De la place Fontainas au boulevard du Midi, on ne rencontre plus qu'un seul édifice important,

Le rond-point Robert Schuman sera inauguré en automne

D'importantes manifestations seront organisées, au début de l'automne prochain, à Bruxelles, à l'occasion de l'inauguration du rond-point Robert Schuman.

On sait que c'est l'ancien rond-point de la rue de la Loi qui a ainsi été débaptisé par décision unanime du Conseil communal de Bruxelles.

Des travaux sont actuellement en cours à cet endroit, en vue de remodeler les jardinets et d'y disposer au centre un bloc de granit des Vosges, pays d'origine du « père » du Marché commun.

Les jardinets actuels seront remplacés par un rond-point à deux niveaux, formés de deux pelouses superposées et concentriques : la plus grande d'entre elles sera gazonnée, l'autre formera un parterre fleuri.

Le bloc de pierre bleue brute sera quadrangulaire. Il aura une hauteur de 2 m 25 et une largeur de 1 m 50. Sur ses quatre côtés figurera, dans chacune des langues officielles de la Communauté, l'inscription « Rond-point Robert Schuman ».

Le bloc aura un poids total de quinze tonnes environ.

Le rond-point Robert Schuman doit constituer, aux yeux de l'édilité communale de la capitale, une voie de liaison entre le complexe européen du Berlaumont, qui aura une entrée monumentale sur le carrefour, et les bâtiments déjà existants du Marché commun à l'avenue de la Joyeuse Entrée.

De nombreuses personnalités européennes participeront aux cérémonies qui marqueront l'inauguration du rond-point.

Le Palais du Midi, où des bouquinistes avaient leurs échoppes. Il fut érigé, en 1874, d'après les plans de l'architecte Wynand Janssens. Les services communaux y ont été installés.

Nous traversons le boulevard du Midi, pour atteindre la place de la Constitution où se trouve la gare du Midi. Il se peut que nous y arrivions au moment où la Foire de Bruxelles, qui s'étend de la porte d'Anderlecht à la porte de Hal, y bat son plein. La foire commence le samedi précédant la Fête Nationale du 21 juillet et elle dure six semaines.

La nouvelle gare du Midi, c'est-à-dire la troisième depuis 1841, a été construite en retrait de la seconde. Elle est l'œuvre des architectes Petit et A. et Y. Blomme. La salle du restaurant est ornée de mosaïques en émaux de Briare, d'après les dessins de Severin et figurant les armoiries des villes principales du pays.

F. WEEMAELS.

Décorations autrichiennes à des personnalités brabançonnaises

A l'occasion de l'exposition des « artistes de la Basse-Autriche dans la vallée du Danube », qui se tient à l'Office provincial des Métiers d'Art, une délégation du gouvernement de Basse-Autriche, composée du Dr Tschadek, vice-gouverneur, ancien ministre fédéral, de MM. Hilgarth et Kuntner, députés permanents, est arrivée à Bruxelles.

Au cours d'une réception, offerte en sa résidence par M. Goertz, ambassadeur d'Autriche, la croix en or de Grand Officier de l'Ordre du Mérite du pays de Basse-Autriche a été remise à M. Jean de Néeff, gouverneur du Brabant, la croix en argent de Grand Officier du même Ordre a été décernée à MM. Maurice Malherbe, député permanent, et Gustave Kestelein, greffier provincial, et la croix en or de Commandeur, à M. Maurice Duwaerts, directeur des relations culturelles et publiques du Brabant.

Deux centième anniversaire de la naissance de Charles Van Hulthem

Il y a deux cents ans, le 17 avril, naquit à Gand Charles Van Hulthem, le plus grand bibliophile que la Belgique ait connu et le réalisateur d'une des vingt-cinq plus importantes collections encyclopédiques au monde. Fort sagement, le Gouvernement belge racheta cette collection en 1837, lorsqu'il décida de créer une bibliothèque nationale. La Bibliothèque Royale conserve précieusement le Fonds Van Hulthem, qui comprend les principaux monuments bibliographiques nationaux, tant manuscrits qu'imprimés.

La Bibliothèque Royale organisera cet été une exposition montrant, par un choix de documents relatifs à tous les domaines du savoir humain, comment Charles Van Hulthem mit en pratique sa devise : « Accroître les connaissances, combattre l'ignorance ».

Miniatures espagnoles et flamandes

LA prestigieuse exposition de Miniatures espagnoles et flamandes des collections d'Espagne qui s'est tenue à la Bibliothèque Albert I^{er} a clos ses portes le 16 mai dernier et plus d'un, même le profane, le regrette car elle fut une révélation et un enchantement pour l'œil.

Cent vingt-six ouvrages différents, représentant plus de cent quarante pièces, à l'écriture chatoyante, constituaient un panorama des périodes mozarabe (VIII^e-XI^e siècles), romane (XII^e siècle), gothique (XIII^e et XV^e siècles) et Renaissance (XV^e-XVI^e siècles).

Les manuscrits exposés grâce à l'initiative de M. Miguel Bornadau-Mas, Directeur de la bibliothèque nationale espagnole et de M. Liebars, conservateur en chef de la Bibliothèque Albertine, provenaient non seulement de la Biblioteca Nacional de Madrid, mais aussi des collections privées du duc d'Albe et des Archives, bibliothèques ou musées de Barcelone, Grenade, Madrid, Saint-Jacques de Compostelle, Saragosse, Valence et Valladolid.

L'intérêt de cette exposition était d'autant plus grand qu'il s'agissait d'une manifestation de l'art dont nos collections nationales ne possèdent aucun exemple.

Au Moyen Age, l'édition — au sens étymologique du terme — des manuscrits constituait la principale activité culturelle, et l'enluminure était l'une des plus importantes activités artistiques.

On voit dès lors quel prodigieux moyen d'investigation des civilisations passées représente une exposition de manuscrits, et quelle révélation peut apporter une telle exposition, lorsque nous met en contact avec un pays étranger.

Et ce dépaysement, en ce qui concerne l'Espagne, est unique en ce sens que, pendant tout le Moyen Age, l'Espagne a été le trait d'union entre l'Orient et l'Occident et que, seule de tous les pays occidentaux, l'Espagne offre l'exemple d'une civilisation issue de l'inspiration chrétienne et de l'influence musulmane.

Le Moyen Age espagnol se caractérise d'une manière très localisée, par une nette influence des conquérants arabes. C'est pourquoi, le style qui se développa dans le monde espagnol demeuré chrétien a été appelé « mozarabe » (ce qui signifie à peu près « arabisé »).

L'emploi de l'arc outrepassé en est une caractéristique, de même que celui d'entrelacs très justement dénommés arabesques. Une autre particularité de la miniature de cette époque est le large

Un fragment de l'enluminure illustrant un manuscrit de *Fuero Juzgo* (XII^e siècle.)



Les manuscrits les plus typiques sont les Commentaires de l'Apocalypse de saint Beatus de Liébana (dont 5 exemplaires sur les 22 connus au monde ont figuré à l'exposition), où apparaît un art absolument original, qui atteint à la plus haute maîtrise par son imagination et son sens de la composition.



coup de pinceau, le dessin nerveux et parfois schématisé qui rapproche ces vieux artistes des modernes par-delà les minuties des styles italien, français et flamand qui viendront d'ailleurs fortement influencer les Espagnols à partir du XIII^e siècle (école d'Avignon) et à la Renaissance (arrivée de Van Eyck en Espagne, mariages d'Isabelle du Portugal avec Philippe le Bon, de Jeanne la Folle avec Philippe le Beau).

La revue chronologique des manuscrits a permis aussi d'assister à la naissance de la belle langue castillane, dans les premières traductions de romans de chevalerie et de chroniques latines (XIII^e siècle).

Et le visiteur s'est enthousiasmé en arrivant à l'époque d'Alphonse X le Savant (1252-1284), qui fut, pour reprendre l'expression de Fitzmaurice, « l'organisateur de la culture intellectuelle de son pays » et que l'on pourrait appeler le Laurent de Médicis espagnol.

Par conséquent, mieux qu'un voyage à la Costa Brava ou que le spectacle d'une course de taureaux, cette exposition des trésors produits par six siècles de civilisation a permis de comprendre en profondeur l'âme espagnole.

POURQUOI ANTOINE VAN DYCK

peignit-il le « Saint-Martin » de Zaventem ?

L'AUTRE jour, un brave artisan féru d'art, me posa la question que voici :

— Connaissez-vous le tableau de Van Dyck « Saint Martin donnant la moitié de son manteau à un pauvre » et qui se trouve au maître-autel de l'église de Zaventem ?

— Si je le connais ? !...

— Et la légende qui entoure cette œuvre ?...

— C'est plutôt de la petite histoire. Voulez-vous me la raconter, Pierre ? Nous verrons ensuite si nos versions concordent.

En quelques mots simples et tout à fait exacts, Pierre me narra qu'Antoine Van Dyck, en route pour l'Italie, passa par Zaventem et y rencontra une belle jeune fille, retarda son départ du village et, en reconnaissance de cette aventure, peignit le tableau qu'il offrit à l'église du lieu.

— C'est bien conforme aux réalités.

A mon tour de lui poser une question :

— Connaissez-vous le nom de cette jeune fille et que faisait-elle ?

— Ça, je ne le sais pas.

A sa grande joie, je ne manquai pas de l'éclairer sur la jeune fille qui, selon les historiens, y gardait les chiens de l'archiduchesse Isabelle et qui s'appelait Anna Van Ophem. Zaventem ne se trouve précisément pas sur la route qui mène d'Anvers vers l'Italie et à ce sujet nous reprenons volontiers les paroles de Emile Leclercq (1) : « Cette route d'Anvers à Bruxelles que le jeune Van Dyck devait logiquement » suivre pour se rendre dans le Midi. Mais cela implique peu ! Histoire ou légende, dès que l'amour y est mêlé, le vraisemblable n'est pas d'une nécessité absolue; il suffit que le roman soit joli pour être admis et considéré bientôt comme une irréfutable vérité. On dit donc que, jeune et passionné, l'élève de Rubens oublia pendant deux mois, dans cet obscur village, le soin de sa gloire aux pieds

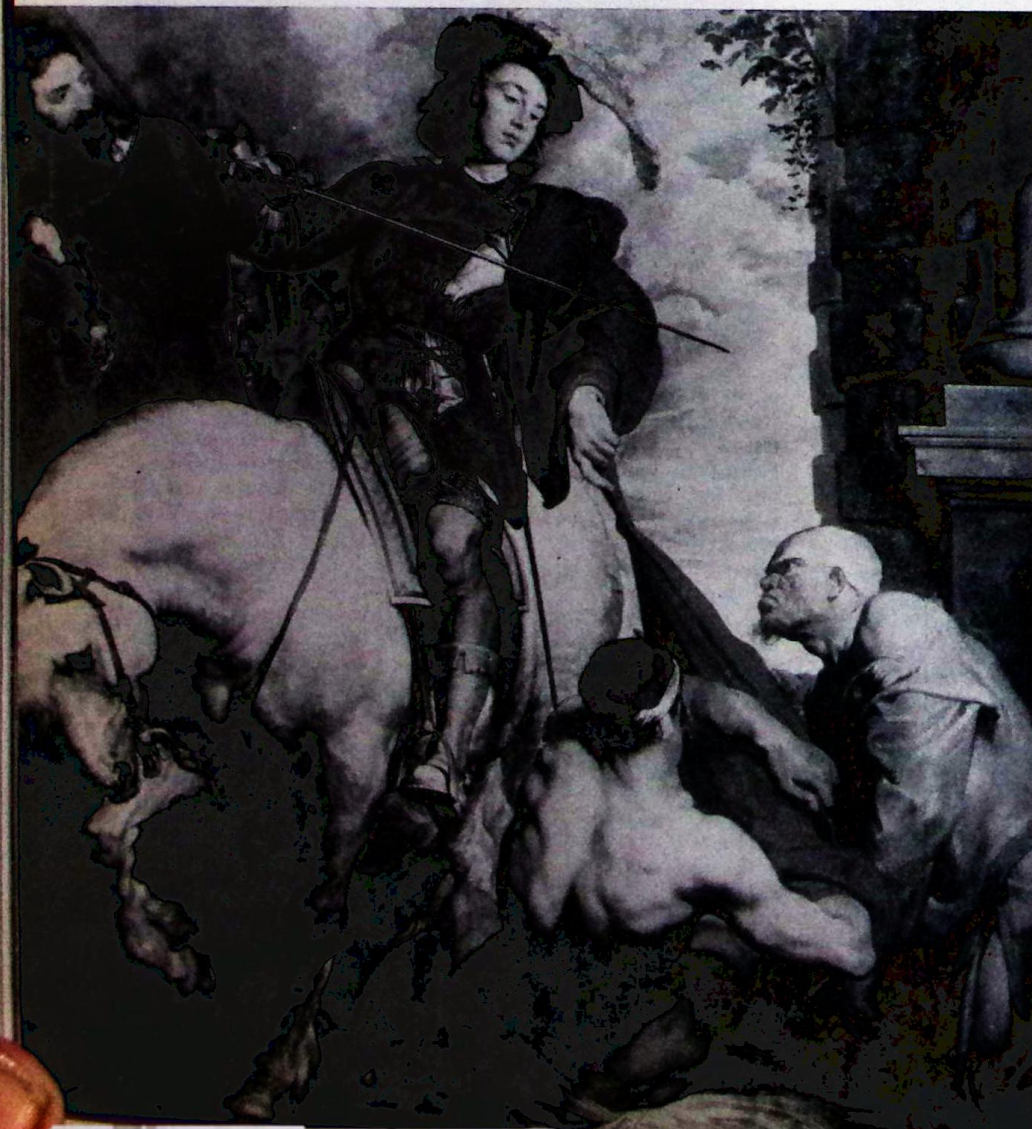
» de la belle Anna. Cependant l'amour ne l'absorba pas au point de l'empêcher de peindre, pour l'église du village où il avait rencontré sa bien-aimée, un tableau que l'on admire toujours, même depuis que l'on sait que c'est plutôt la reproduction d'une œuvre de Rubens qu'une composition originale ».

En ce qui concerne cette dernière phrase, nous renvoyons nos lecteurs à la magnifique étude du Comte J. de Borchgrave d'Altena parue dans le n° 12 du mois de décembre 1961 de la revue « Brabant » sous le titre : « A propos du XVI^e Centenaire de l'Introduction du Monachisme en Gaules » et reproduisant l'œuvre de Zaventem et une copie d'un tableau conservé à Windsor et longtemps attribuée à Rubens.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, le curé de Zaventem, trouvant sans aucun doute que l'œuvre

(1) *La Belgique Illustrée*, Bruylant, Tome I.

Saint Martin partageant son manteau. (Ant. Van Dyck. Vers 1620.)



Pendant la sieste en son atelier, le jeune artiste peignait le tableau qui devait servir de pendant à l'adoration des bergers.

vre ne produisit point la mesure de sa valeur, s'avisait de la vendre à un riche hollandais pour quelques milliers de florins. Mais ses ouailles ne l'entendirent pas de cette oreille : elles se révoltèrent, s'armèrent même de tout ce qui se trouva sous leur portée et commencèrent par fouiller la cure avec l'intention de juger leur pasteur selon le mode de l'époque (et encore de maintenant dans certaines régions). Le curé avait eu le temps de prendre la clé des champs et le tableau resta au maître-autel de l'église St-Martin.

En 1794, ce fut plus grave : les républicains français l'enlevèrent purement et simplement pour le transporter au Louvre d'où il nous est revenu en 1815.

De nos jours, il fait toujours l'orgueil des Zaventemois.

Lors de la première guerre mondiale et afin de mettre le tableau en sécurité dans les caves des Musées de Bruxelles, le conservateur de ceux-ci, M. Fierens-Gevaert et ses adjoints faillirent subir également un mauvais sort de la part des habitants lors de l'enlèvement de l'œuvre.

Celle-ci fut encore cédée à différentes expositions d'art flamand; la même manifestation de mauvaise humeur de la part des habitants de Zaventem se fit jour et lorsque le tableau ne revint pas suffisamment vite à leur goût, ils crurent vraiment qu'ils étaient quittes de leur Van Dyck à tel point qu'à un moment donné ils désertèrent l'église jusqu'au retour de leur « St-Martin ».

Nous ne voudrions pas terminer sans rappeler un fait qui vaut d'être connu :

Van Dyck avait laissé à l'église de Zaventem une autre œuvre servant de pendant à la première et intitulée : « L'Adoration des Bergers ». La Vierge Marie y figurait sous les traits d'Anna Van Ophem. L'image fut placée sur l'autel mais aussitôt fit scandale parmi les fidèles qui n'avaient aucune difficulté à y retrouver les traits de la belle demoiselle. Aussitôt le curé et les membres de la fabrique d'église renvoyèrent-ils le tableau à Van Dyck en lui demandant de changer la figure de la Vierge. Celui-ci en fut très contrarié d'autant plus qu'il y avait mis une partie de son âme. Il prit sa revanche à sa façon : il enduisit le tableau d'une couche de couleur délayable sur laquelle il peignit des têtes de baudets en nombre égal à celui des fabriciens; sur tout cela il remit une autre couche identique à la première et y laissa une Madone au goût des intéressés. On remit l'œuvre en place.

Un peu plus tard, au cours d'un nettoyage, on vint prévenir le curé du mauvais état de « l'Adoration des Bergers », que la couleur s'écaillait et horreur !...

Van Dyck fait ses adieux, à la grande tristesse de la jeune fille.



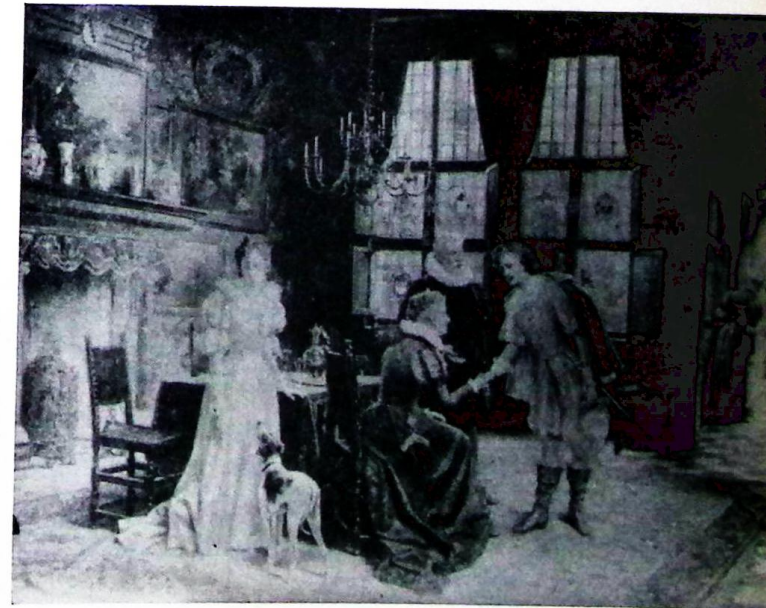
d'étranges figures apparurent. Le curé examina de plus près, gratta un peu plus et constata le fruit de la vengeance de Van Dyck auquel on demanda de remettre le tableau dans son état primitif.

Un tableau exposé à Anvers à la fin du siècle dernier, brossé par C. CAP et appartenant à une collection autrichienne représente l'intérieur de Martin Van Ophem. Ce dernier et son épouse font la sieste pendant que le jeune peintre devant son chevalet devise avec la belle Anna.

La jeune fille, entourée de la meute de l'Infante Isabelle, fait l'objet d'un tableau qui orna le château de Kruikenburg à Ternat.

Histoire ou légende, cela ne valait-il pas la peine d'être conté ?...

C. DERIE du BRUNQUEZ.



A la découverte de la Vallée de la Néthen

Voici la promenade n° 5 (la dernière) proposée par le Syndicat d'Initiative et de Tourisme de la vallée de la Néthen, au départ du Camping de Hamme-Mille.

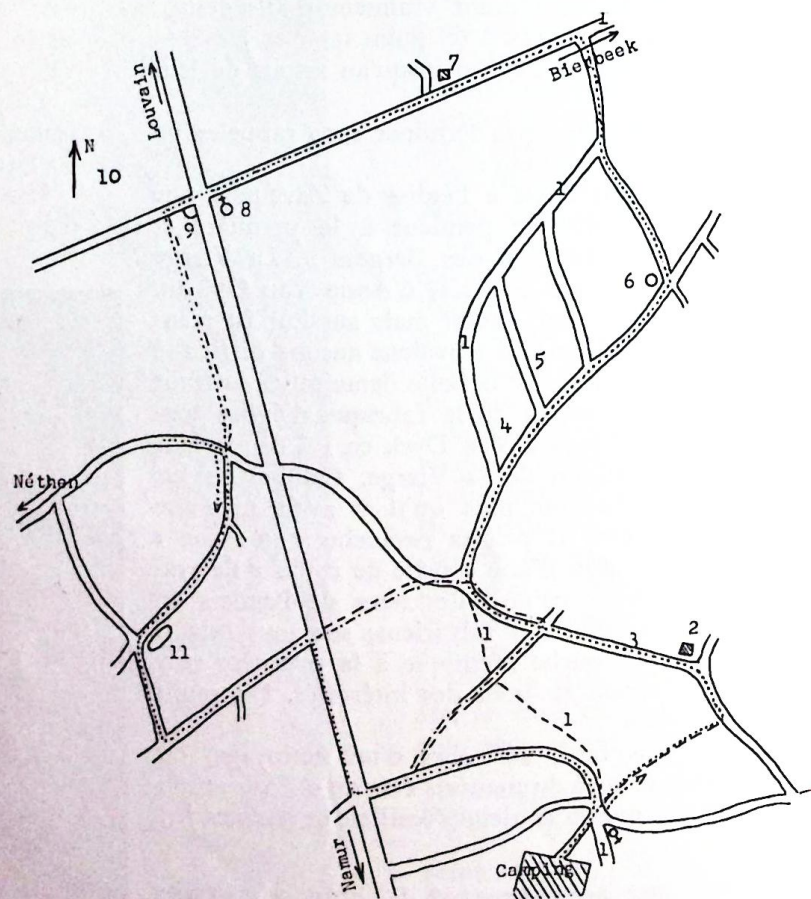
ITINÉRAIRE

- Vieux Chemin de Louvain** : partie de l'ancienne tyge d'Haquedar (tyge = ancien chemin au Moyen Age) mentionnée en 1356, reliant Namur à Louvain et traversant Tourinnes-la-Grosse, Nodebois, Hamme-Mille, la forêt de Meerdael et Bierbeek.
- Ancienne ferme de la Warande ou de la Garenne** (Warandia : 1697) warande signifie encore aujourd'hui « terrain de chasse réservé », actuellement, maison du garde forestier.
- Drève Rouge** : bordée de hêtres pourpres, véritable cathédrale de verdure.
- Fonds Gallo-romains** : on suppose qu'à cet endroit auraient été creusées des tranchées, des fortifications le long du Chemin de Louvain (fonds encore visibles actuellement à droite du Chemin de Louvain).
- Fonds des Biches** : endroit de rassemblement des biches de la forêt.
- Le Gros Chêne** : arbre très impressionnant ayant plus de 6 m de circonférence à la base.
- Refuge pour chasseurs.**
- Chapelle Ste-Thérèse** construite en 1926 par M. Vanderelst de Louvain. Chaque année une messe en plein air y est célébrée.
- Monument dédié à 2 démineurs tués** près de cet endroit.
- Domaine militaire** — déminage — accès interdit.
- Vivier des Biches** appelé aussi étang de la Warande, endroit où les biches et autres animaux viennent s'abreuver.

Syndicat d'Initiative et de Tourisme de la VALLEE DE LA NETHEN

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-

- Trajet
- - - - - Ajoute possible
- ==== Route carrossable
- - - - - Sentier



LES BELLES ÉGLISES DE LOUVAIN

« Cette cité est très bien située et en un terroir très fertile, avec un air si doux et amiable que le vin s'y fait dedans la ville et dehors à la campagne; par icelle passe la petite rivière Dyle. La ville est grande, ayant de circuit au dedans des murailles plus de quatre mille italiques, qui est une lieue et un tiers, et au dehors près de deux lieues; elle a été augmentée plusieurs fois et son dernier tour de murailles fut fondé l'an 1361. Louvain a dedans ses murs grands prés, vignes très belles et jardins spacieux et fructifères : monts, vallées, eaux et tant d'autres belles commodités que les anciens avec grand jugement et prudence choisirent cette ville pour en faire domicile des études et des muses. Elle a édifices très nobles, comme temples, monastères et autres couvents; la principale église est celle de Saint-Pierre, très magnifique et somptueuse, et le palais public qui est une œuvre bien noble et superbe... »

Sans doute la bonne cité de Louvain n'est plus tout à fait celle que décrivait Guicciardin en 1567 mais elle a néanmoins conservé la plupart de ses remarquables monuments anciens.

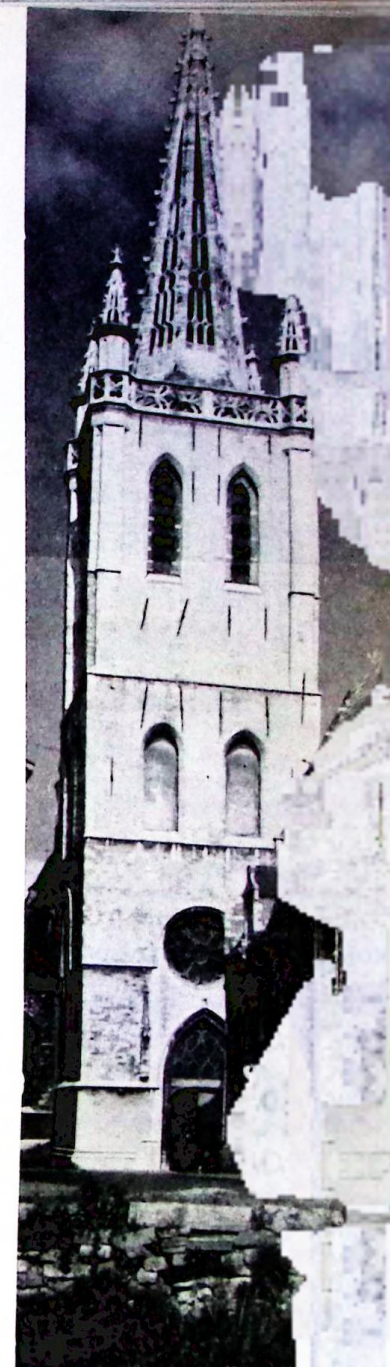
Notons tout d'abord que les édifices religieux tiennent une place essentielle dans le patrimoine d'art de la cité. Des églises comme St-Pierre, le chef-d'œuvre

de l'école brabançonne, et St-Michel, le somptueux vaisseau baroque, comptent parmi les monuments les plus représentatifs de l'architecture religieuse en nos régions,

Saint-Pierre

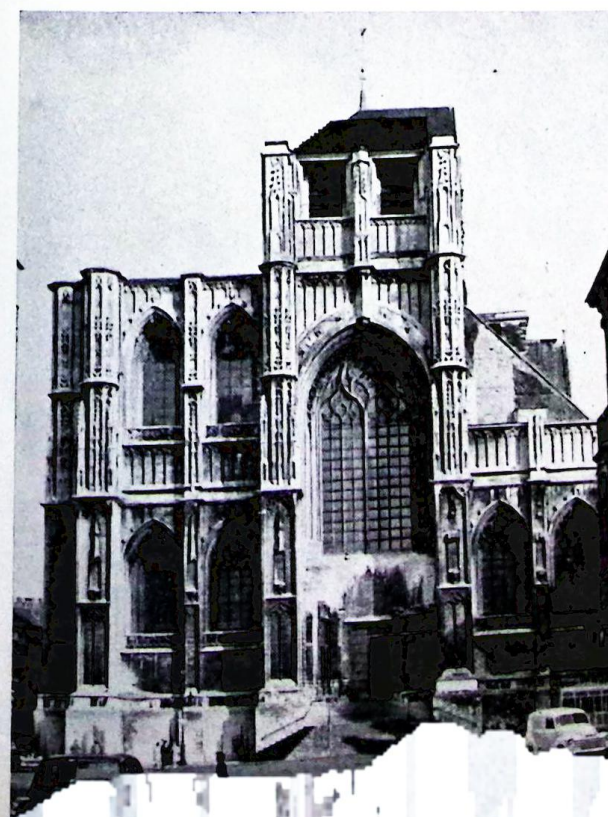
La superbe collégiale a, en un demi-siècle et par deux fois, cruellement souffert du fait de la guerre qui ravagea notre pays. Ces destructions ont permis l'organisation de fouilles systématiques destinées à mieux connaître le passé religieux de l'ancienne capitale du Brabant. Les découvertes ont largement récompensé les efforts des archéologues. Elles ont permis, en effet, de dégager les substructions de l'église romane primitive, à plan basilical et chevet plat, et de plusieurs tombes d'époque. Mais le résultat le plus spectaculaire fut certes la découverte d'une crypte placée en hors-d'œuvre derrière le chœur primitif. De plan circulaire et d'un diamètre intérieur de 12 m 40 sa voûte s'appuyait sur huit piliers de section pentagonale et sur une colonne centrale.

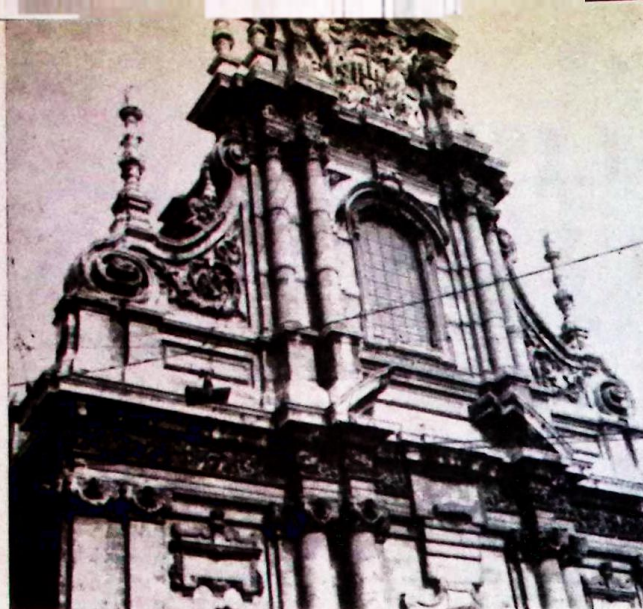
La façade romane (1173) nous est connue par le sceau de la ville exécuté en 1261. On y remarque deux tours rondes jumelles reliées par une galerie ajourée. En 1507 on remplaça cette façade par un puissant avant-corps ogival dont les plans furent donnés par le sculpteur ferronnier Josse Metsys. Il ne fut jamais achevé mais il nous est bien connu par la maquette encore conservée de nos jours. Elle com-



La superbe tour carrée (1453) de l'église Sainte-Gertrude est considérée comme l'une des merveilles de l'ancienne capitale du Brabant.

Entrée de l'église Saint-Pierre.





La façade (style baroque) de l'église Saint-Michel.

prenait une tour puissante couronnée d'une triple flèche ajourée portant la croix à 168 mètres de hauteur qui s'écroula avant son achèvement.

C'est Sulpice van Vorst, originaire de Diest, qui donna les plans de l'édifice élevé d'un seul jet de 1426 à 1527. D'autres architectes renommés tels les Keldermans et Matthieu de Layens continuèrent son œuvre.

Cette église, à triple nef et à transept saillant, se termine par un chœur à abside pentagonale qu'entoure un déambulatoire bordé de chapelles. Vu de l'orient ce chevet apparaît comme un ensemble architectural des plus réussis. Entre les contreforts des bas-côtés prennent place des chapelles couronnées, chacune, d'un galbe aigu. On appréciera la qualité de la décoration et surtout le gracieux triforium qui apparaît tant au chœur qu'à la nef centrale, partagées toutes deux en cinq travées.

Saint-Jacques et Saint-Quentin

Elles relèvent toutes deux du style ogival et se trouvent toutes deux aux limites extérieures de la cité. Saint-Jacques jouxte la route de Bruxelles et Saint-Quentin avoisine la porte de Namur. Saint Hubert fut toujours, dans la première, l'objet d'un culte fervent. L'ombre de Juste Lipsse erre encore dans la nef de Saint-Quentin, important centre de pèlerinage autrefois.

De plan cruciforme *St-Quentin* est pourvue, en façade, d'une tour carrée romane exhaussée par la suite. Des colonnes sans chapiteaux séparent les bas-côtés de la nef qu'elles partagent en trois travées. Elles sont au nombre de deux aux croisillons. Le chœur, renforcé par des contre-

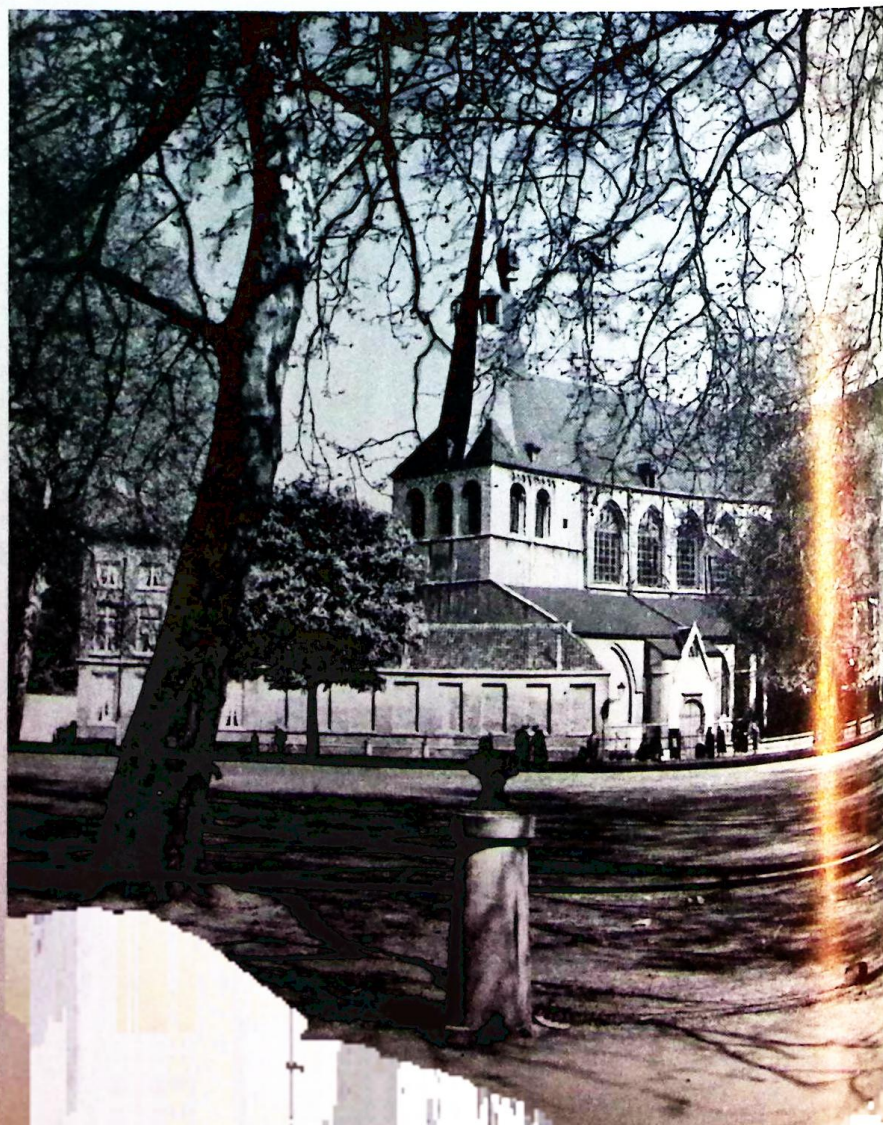
forts possède un chevet pentagonal éclairé par de hautes fenêtres à résilles. Un portail du XV^e siècle donne accès à l'édifice.

Quant à *Saint-Jacques*, l'édifice est construit en grès lédien régulier à l'exception du chœur rebâti en briques en 1785. Le vaisseau remonte à la seconde moitié du XIV^e siècle. Matthieu de Layens aurait travaillé aux croisillons saillants qui sont d'une facture plus élégante. En 1480 l'architecte Jean de Mesmaker ajouta la chapelle Sainte-Croix en hors-d'œuvre au croisillon méridional. D'autres constructions parasites postérieures nuisent à l'harmonie de l'ensemble.

La tour carrée posée en façade appartient au style de transition romano-ogival. Elle est percée de baies romanes et est décorée de gracieuses arcatures aveugles. La sculpture sur pierre offre à Saint-Jacques un intérêt tout particulier. L'église fut, de 1456 à 1585, le siège d'un chapitre établi primitivement à Incourt et incorporé finalement à l'Alma Mater. Un ermitage jouxtait la tour dès le XV^e siècle.

L'église du *Grand-Béguinage* est une construction hardie aux dimensions de cathédrale. Chose rarissime on peut encore y lire la pierre dédicatoire « Anno Dni MCCXXXIII euria inceptit Anno Dni MCCC Naec. ecclesia inceptit.

L'église Saint-Jacques relève du style ogival.



De plan rectangulaire, elle se compose de trois nefs et en neuf travées, terminée par le chœur. Une immense rosace est percée par le chœur en Y à nervures claires et fines au chevet. A l'autre extrémité, en façade, se trouve une vaste baie à conservé son ancienne roselle rayonnante.

On commença en 1305 par les nefs toutes construites en grès lédien. On fit usage de la brique pour la deuxième campagne de travaux terminée en 1350.

Conventuelles

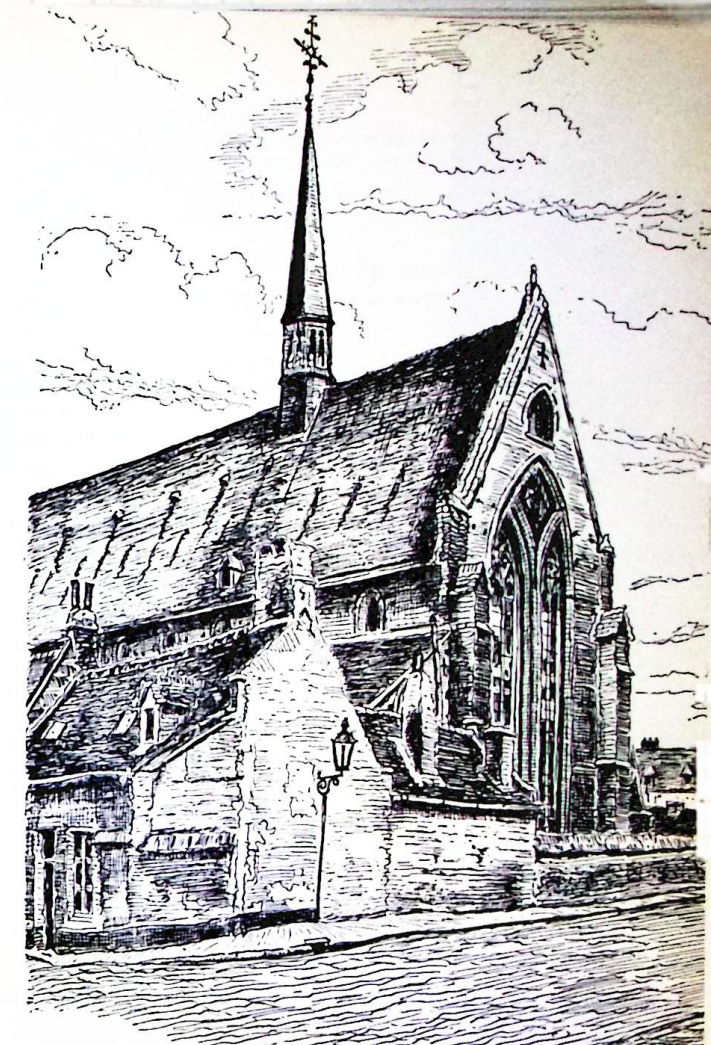
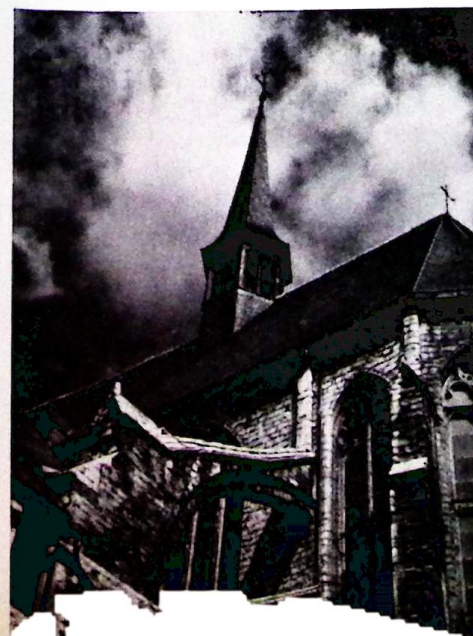
L'église des Dominicains est considérée à juste titre comme l'une des plus élégantes et des mieux proportionnées du style ogival primaire en nos régions.

Une première campagne de travaux commencée en 1256 et arrêtée en 1280 vit la construction du chœur et des quatre premières travées. L'édifice, achevé aux alentours de 1350, fut certainement une révélation pour les maîtres d'œuvre brabançons. Le vaisseau, à plan rectangulaire, comprend une nef surbaissée séparée des bas-côtés par deux rangs de six colonnes en tambour sur socles octogonaux. Le chœur se termine par une abside à sept pans percés, chacun, d'une fenêtre très élancée. Des voûtes ogivales couvrent le chœur et les quatre premières travées, le reste du vaisseau étant surmonté d'un berceau en bois. Cette charpente primitive disparut sous un lourd stucage en 1762. Comme éléments décoratifs on notera entre des clefs de voûte et des culs de lampe des chapiteaux enrichis de feuillages et de délicates colonnettes.

L'église que les *Pères de la Compagnie de Jésus* firent élever de 1650 à 1686 selon les plans du père Hésius relève entièrement du style baroque. On admirera tout d'abord son opulente façade occidentale, au décor riche et surabondant, divisée en trois étages. On y trouve, selon l'usage, des pignons involutés, des frontons triangulaires et courbes, des niches. Une longue et ample nef nous conduira sous la coupole

Détail d'architecture de l'église des pères Dominicains.

Photo : De Sutter.



Chevet de l'église du Grand-Béguinage vers la rue des Moutons.

(Dessin original de R. Nève de Mévergnies.)

Les pères du Sacré-Cœur de Picpus conservent précieusement en leur Chapelle

le tombeau St-Antoine Damien, l'apôtre des lépreux.

Photo : de Sutter.





Saint Etienne
statue-reliquaire de l'église
St-Pierre à Louvain.

Œuvre de Joos Pauwels,
orfèvre louvaniste
(vers 1500).

centrale autour de laquelle rayonnent les croisillons arrondis d'un large transept et les deux chapelles bordant le chœur à chevet demi-circulaire. St-Michel est richement décorée intérieurement. Une plaque rappelle les dégâts subis par l'édifice le 12 mai 1944. On le restaura en 1950.

Le joli sanctuaire des *Sœurs Noires* avoisine le grand Béguinage où l'on aime s'attarder pour rêver. Cette chapelle de style baroque (1680) est contemporaine de Saint-Michel.

Les *Pères Montfortains* desservent l'église de Notre-Dame-Médiatrice centre d'un important pèlerinage. L'architecte Eugène Stassin en donna les plans en 1941. Le renommé sculpteur danois Elstrom exécuta la statue de la Vierge, objet de la vénération de nombreux fidèles. Notons en passant que le couvent abrite une très importante bibliothèque mariale en constant développement.

Les Pères du Sacré-Cœur de Picpus conservent précieusement en leur chapelle *St-Antoine* le tombeau du père Damien l'apôtre des lépreux, dont nous avons déjà parlé ici même (n° de novembre 1960).

Abbatiales

Des moniales bénédictines se sont, en 1919, installées dans d'anciens bâtiments occupés jusqu'à la Révolution par des chanoines réguliers de St-Augustin dépendant de l'abbaye de St-Victor à Paris. Le duc de Brabant, Henri I^{er} établit une communauté monastique en cet endroit en 1204. Elle prit le titre abbatial en 1444. On y menait un train de vie princier au XVIII^e siècle. Deux monuments funéraires exécutés par Guillaume Kerrix et placés dans le chœur de *Sainte-Gertrude* rappellent encore le souvenir de deux abbés de ce noble moultier.

L'élément le plus caractéristique de l'édifice est sa superbe tour carrée (1453), posée en façade, considérée comme l'une des merveilles de l'ancienne capitale du Brabant. Un carillon de 46 cloches disperse ses notes argentines sur ce quartier paisible et somnolent.

D'une hauteur de 71 mètres cette tour est l'œuvre de Jean Van Ruysbroeck, l'architecte de l'hôtel de

Statue de saint Job
Atelier mrabançon,
vers 1500,

Ce saint était vénéré
en l'église du
Grand-Béguinage.

ville de Bruxelles. On appréciera cette belle flèche octogonale en pierre de taille, découpée à jour, cantonnée de 4 tourelles octogonales à aiguilles.

La construction de cet édifice monastique commença en 1298 par les neufs et s'acheva deux ans plus tard par le chœur. Le chœur comprend quatre travées et une abside à cinq pans percée de hautes fenêtres. Trois chapelles annexes ajoutées en 1471 et 1550 ont modifié sensiblement le plan de l'édifice.

Les bénédictins, quant à eux, se sont installés sur l'une des hauteurs dominant la cité, le *Mont César*, où se trouvait le château des ducs de Brabant dont il reste des vestiges. L'abbatiale néogothique (1900) ne s'impose pas par son architecture particulière mais elle sert de cadre aux auditions de la remarquable chorale des jeunes chantres que dirige avec maîtrise et autorité Dom Kreps.

Œuvres d'Art

Ces églises, faut-il le dire, regorgent d'œuvres d'art de qualité et de toutes les époques. Tournons-nous d'abord vers les Vierges qui occupent une place d'honneur dans nos sanctuaires. Il y a celle des Dominicains, de la fin du XII^e et celle des Sœurs Noires, très élégante (\pm 1500), mais c'est surtout vers la célèbre « *Sedes Sapientiae* » (Siège de la Sagesse) que se portent les regards. Cette statue miraculeuse est la patronne de l'université de Louvain.

Autre œuvre maîtresse du XV^e siècle le Calvaire est avec raison attribué à Jean Bormans. Ce calvaire est à rapprocher de celui de Saint-Quentin et de ceux de Wemmel et de Wisbecq.

Il va sans dire que toutes ces églises sont peuplées de nombreuses statues dont les plus remarquables spécimens se trouvent à Saint-Jacques et à St-Pierre. La collégiale est justement fière de son jubé



en pierres blanches. Le jubé fut construit en 1499. Il s'oppose naturellement à l'œuvre de St-Michel commandé en 1744 par l'abbé de Cîteaux, abbesse d'Herckenrode, à Jean-Baptiste de Buisson et à Louis Lejeune, Liégeois très experts en sculpture.

Louvain possède deux *tabernacles* en tourelle également intéressantes. Celui de Saint-Jacques, de style flamboyant, en forme de pyramide hexagonale, est l'œuvre de Gabriel van den Bruyn de Bruxelles (1538). Jean Veldener est l'auteur de la clôture en cuivre de style Renaissance (1568). La tourelle du Saint-Sacrement de St-Pierre haute de douze mètres apparaît comme un chef-d'œuvre de l'art gothique. Elle est ornée de représentations de la vie du Christ et de statues d'apôtres.

Saint-Michel possède un mobilier des plus remarquables. La *chaire* à prêcher (1765) œuvre de du Ray provient de la collégiale Sainte-Gudule à Bruxelles. Celle de Bruxelles devait être mise en place à Louvain en 1702 mais le métier des maçons local s'y opposa. Les Jésuites de Louvain en avaient confié l'exécution au sculpteur Verbruggen d'Anvers.

La chaire de Saint-Pierre due à Jacques Berger provient de l'abbaye norbertine de Ninove et date de 1742.

On trouvera des stalles gothiques à Saint-Pierre (1442) et aux Dominicains (1530), des stalles baroques à Saint-Quentin. Celles de Sainte-Gertrude, remarquables, ont été reconstituées par Van Uytvanck en 1950. Louvain fut, naguère, un important centre de peinture sur verre. On en trouvera des témoignages au Grand-Béguinage, à St-Jacques et à St-Pierre.

Les ducs de Brabant s'enterrèrent dans leur capitale.

Les gisants d'Henri III et de son épouse Adélaïde de Luxembourg sont conservés aux Dominicains. Au déambulatoire de St-Pierre subsistent les effigies de Mathilde de Flandre, épouse d'Henri I^{er} et de Marie de Brabant, leur fille, femme de Otto VI empereur d'Allemagne. Un autre monument funéraire intéressant est celui des 'T Sestich à St-Quentin (1763). Leur remarquable hôtel familial subsiste encore à la rue de Namur. (1516).

Nous ne détaillerons pas les *tableaux* de maître qui sont fort nombreux. La collégiale abrite des Thierry Bouts (Dernière Cène — Tryptique de St-Erasme), Verhaegen, Beschey, Clevenberg, V.-H. Janssens, J. van Rillaer, van der Baeren... Ste-Gertrude possède un Michel Cisère (1571) et un de Crayer; St-Quentin un de Crayer et un Verhaegen. L'église des Dominicains s'enrichit de neuf toiles de

Saint-Jean Baptiste (fin du XV^e siècle)
Chambre du Trésor — Eglise du Grand-Béguinage.

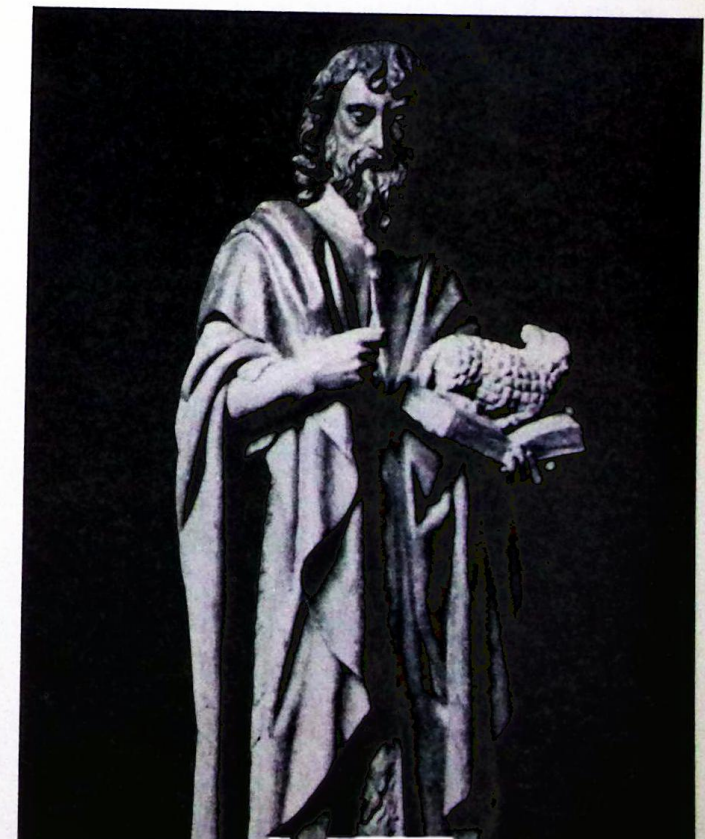
ce peintre qui travailla aussi pour St-Jacques où se trouvent encore des van Orley, de Crayer, van der Goes. Des tableaux de Quelin, de Crayer, Van Loon, Boeyeremans... embellissent l'église du Béguinage.

Les dinanderies retiennent également l'attention. Ce sont notamment des fonts baptismaux de Saint-Jacques (1467) et de Saint-Pierre (fin 15^e siècle) pourvu d'une potence en fer forgé délicatement ouvragée attribuée à Quentin Metsys.

Les églises de Louvain possèdent également des *trésors* fort riches qu'il est loisible de visiter. Nous ne détaillerons pas ici les armoires précieuses qui y sont conservées mais nous attirerons néanmoins l'attention sur les vêtements sacerdotaux anciens de Saint-Michel (17^e siècle), de St-Jacques (16^e), de Ste-Gertrude (16^e et 1771) et du Béguinage (17^e et 18^e siècles).

Tout en se rendant aux riches et vénérables sanctuaires de l'ancienne capitale brabançonne le touriste appréciera le charme d'une promenade dans la vieille ville universitaire où les témoignages du passé surgissent à chaque pas.

Emile POUMON.



SOIREEES DU TOURISME

9 avril 1964

Les Châteaux de Bruxelles

par Mlle Yvonne du JACQUIER,

Archiviste-conservateur du Musée Charlier
et M. Marcel BALOT,

Président de la Commission du Tourisme du R.A.C.B.

MALGRE son industrialisation poussée et progressive, le Brabant recèle pas mal de paysages pittoresques, évocateurs de rêves. Cette riche terre qui abonde en villages riants, en bois et bosquets de toutes essences, en coteaux agrestes, en sites solitaires avec leurs tapis de buissons et de mousses, en campagnes fertiles, expose aussi tels des joyaux à sa couronne, de majestueux castels.

Ils sont loin déjà, les innombrables petits forts de garnisons de frontière romaines, qui en étaient les ancêtres. Au IX^e et X^e siècles, lors de l'invasion des Normands, les châteaux de plaine font leur apparition. Ces rudes constructions, entourées d'un fossé, munies d'un pont-levis et d'une herse, arborant un drapeau du haut du donjon qui, avec son rez-de-chaussée et ses deux étages, en était le centre, le point névralgique — abritaient la population et son maître, le châtelain.

Après les Croisades, sous le règne de François I^{er}, le château de Chambord où les Valois essayèrent de faire fondre en un tout le château fortifié du Moyen Age et le palais de la Renaissance, est décoré par le sculpteur et orfèvre italien

Benvenuto Cellini. Sous Louis XIV par contre, on en revient au goût français, et c'est Versailles qui surgit. Les châteaux du règne de Louis XV sont plus petits, plus confortables, tandis que ceux de l'Empire sont connus pour être de bien « mauvais châteaux », moins habitables que ceux du XIX^e siècle.

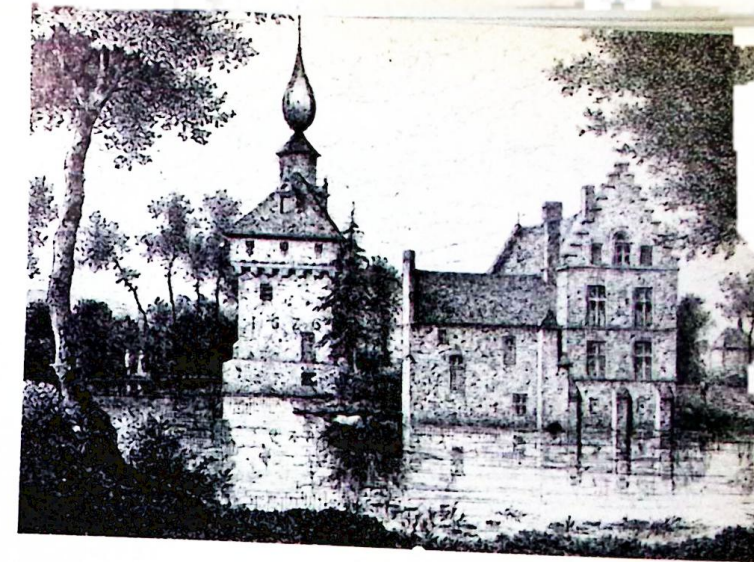
Après ce bref aperçu historique, débordant de détails pittoresques, Maître Balot, Président de la Commission du Tourisme du R.A.C.B., très spirituel et très fin, qui occupe notre tribune, entra dans le vif du sujet en faisant brièvement l'inventaire des châteaux de Bruxelles proprement dit : le château Royal de Laeken, le château de Stuyvenberg et le Belvédère.

En plus de ceux-ci, les alentours de Bruxelles, dans un rayon de 12 km réservent la découverte d'une trentaine de châteaux parmi lesquels celui

Le château du Cardinal de Brabant, à Saint-Josse, et l'étang de Saint-Josse Ten-Noode.

Dessin de Puttaert, d'après l'original de P. Vitzthumb du 11 prairial an VI.

(Collection des Estampes de la Bibliothèque royale.)



de Grand-Bigard, Bouchout, Rivieren à Ganshoren, Machelen, Val Duchesse, et d'autres encore.

Maître Balot exprime, non sans humour, une vérité profonde, en précisant que, selon lui, un château doit posséder deux qualités indispensables. La première, et elle se trouve encore assez facilement, consiste en la présence d'un châtelain. Que les châteaux soient ouverts au public, — ils ne le sont pas tous —, représente la seconde qualité.

Il cède alors la parole à sa collègue d'un soir, Mlle Yvonne du Jacquier, conservateur-archiviste du Musée Charlier.

La conférencière retraça avec énormément de chaleur quelques grands moments de la palpitante et fascinante histoire des châteaux de « Saint Josse de Nouye », étayant son exposé d'exemples éloquentes, puisés dans nos fécondes archives.

Captivante rétrospective qui nous conduit du châtelet de la porte de Louvain, démantelé par Joseph II, à l'hostel des Ducs de Bourgogne où le Seigneur et Duc de Bourgogne, Philippe le Bon, « était venu se baigner ». Deux ou trois textes

d'histoire nous révèlent les réceptions, qui y furent organisées avec faste.

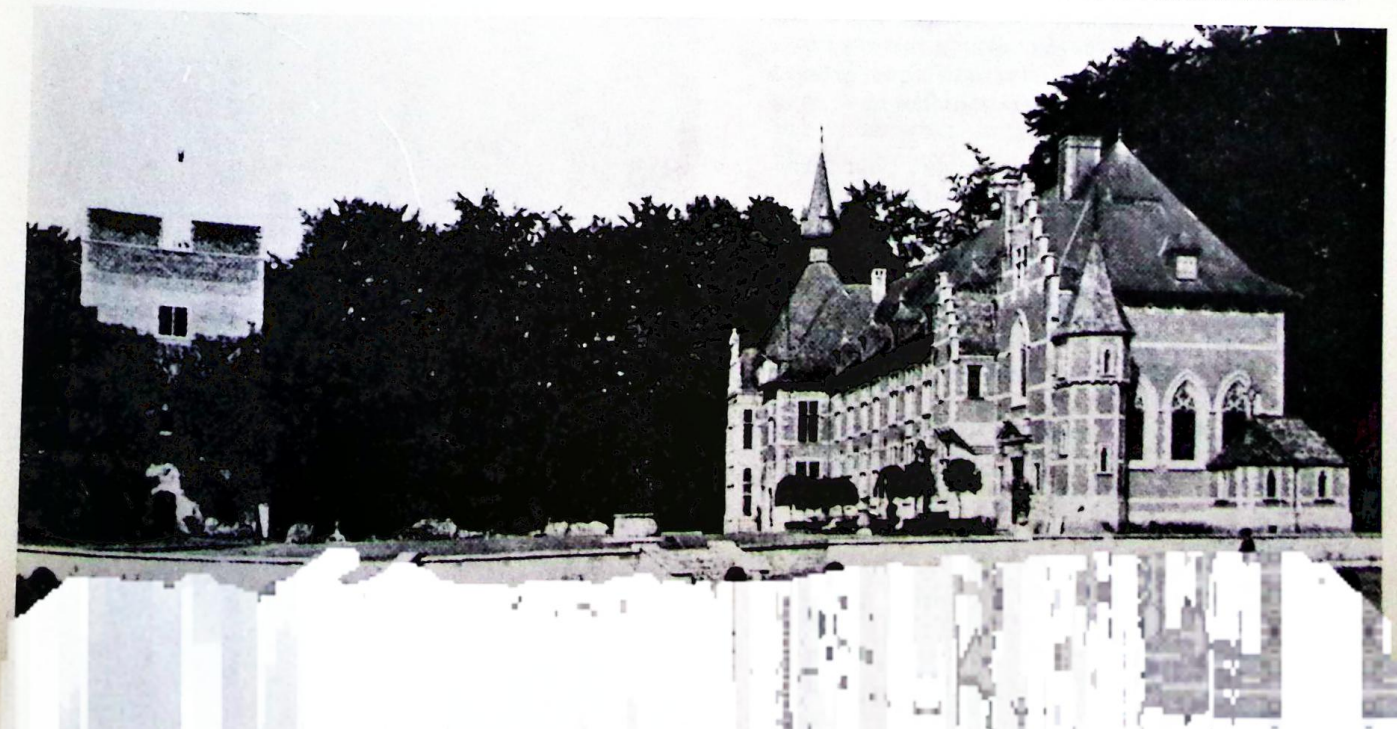
Près de l'église de Saint-Josse, il y eut aussi le magnifique château bâti par Charles de Croy, où de splendides collections furent aménagées. Rue du Cardinal, se dressait le château des Deux Tours, bâti en 1609. Il devint la propriété de la famille d'Ursel d'abord, des Robijns ensuite et c'est là qu'en 1768 fut donné avec un éclat tout particulier, un bal resté célèbre.

Le poète flamand, Houwaert, qui mourut en 1599, habitait le château, dénommé le « Petit Venise ». Au fronton de celui-ci on pouvait lire deux devises : « Kent Uzelf » (connais-toi, toi-même) et « Houdt Middelmaat » (gardez le juste milieu). Tout le quartier environnant fut urbanisé par le poète, ce qui explique sa popularité.

Maître Balot reprit ensuite la parole et esquissa brièvement l'historique de deux châteaux qui, d'après leur situation, sont réellement de l'agglomération bruxelloise. Le château de Grand-Bigard et ses 52 hectares, restauré par un membre

Le château de Grand-Bigard.

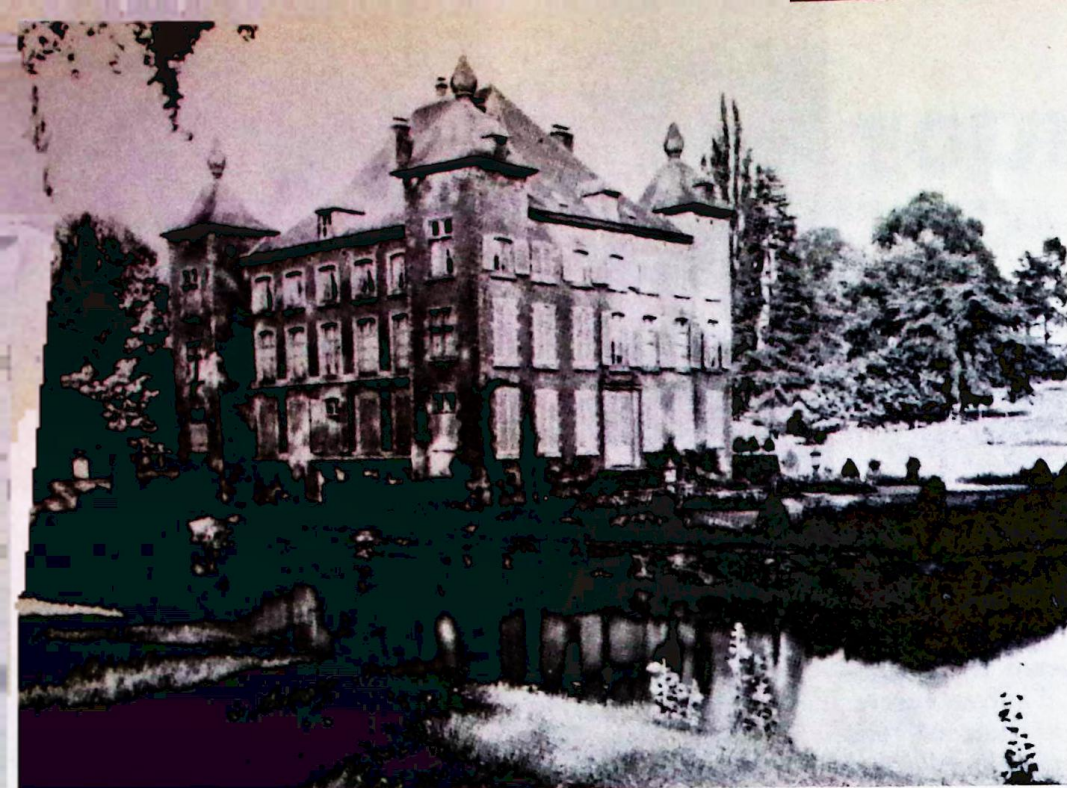
(Photo : A.C.L. Bruxelles.)



Grand étang de Saint-Josse-Ten-Noode.

A droite l'ancien château des ducs de Bourgogne, plus tard propriété des ducs d'Ursel. Dessin de Puttaert, d'après l'original de P. Vitzthumb, du 6 Germinal an III.





Le château de la Comtesse ou Coloma à Leeuw-St-Pierre

(Photo A.C.L. Bruxelles.)

de cette illustre famille, hantée par l'heureux goût du château, est resté dans l'indivision.

Cette construction est un exemple de l'architecture civile brabançonne du XVII^e siècle. Le propriétaire, M. Pelgrims de Bigard, le sauva in extremis en 1902, car les arbres étaient déjà destinés à l'abattage et le château abandonné allait être démoli.

Plus qu'une habitation, il est un musée qui réunit d'importantes collections.

Le domaine de Beaulieu à Machelen a vécu un des drames qui ont menacé et menacent encore nos sites les plus riches. La zone industrielle avait progressivement entamé, rongé, dévoré, ce domaine, au point que des rues étaient tracées jusqu'au pied même du château ! Il était encadré d'usines, d'ateliers, de grotesques bâtisses, et lui-même, abandonné, avait subi de graves dommages, jusqu'au jour où la Province de Brabant s'y intéressa. Les « Défenseurs de Beaulieu » ont petit à petit racheté un hectare du terrain et c'est ainsi que grâce à la collaboration de la Fédération Touristique, il est à présent ouvert au public.

C'est Mlle Yvonne du Jacquier qui, pour terminer la soirée, évoque l'histoire du domaine de Leeuw-Saint-Pierre, mieux connu sous le nom de château de la Comtesse, ou Coloma.

Construit vers 1515 par un Baron de Hecke, et surnommé « La Joliette » par deux de ses hôtes favoris : les Archiducs Albert et Isabelle, ce château a été agrandi, transformé, embelli au début du XVII^e siècle.

Ceinturé, bâti en forme de quadrilatère et en briques — ayant pris, sous l'effet de la patine du temps une délicieuse teinte vieux-rose —, avec

encadrements de pierres blanches, il est flanqué à chaque angle d'une tour carrée chapeauté d'ardoises et surmontée d'un bulbe. On y accède par un pont de quatre arches, en pierre, ayant remplacé le pont-levis primitif.

Le domaine acheté par la famille de Coloma, originaire du midi de la France, passa, en 1711, dans la famille Van der Dilt, dont descend le Comte de Limburg Stirum, propriétaire actuel, qui ne l'occupe pas. Une école de pédagogie y a été installée.

Cette brillante conférence, devant un public des grands jours, a aussi permis l'occasion de présenter en diapositives, judicieusement choisies, ces sites, ces joyaux solitaires de notre Brabant.

De vibrants applaudissements ont salué les deux orateurs pour le choix impeccable et la belle ardeur mise à les présenter, de ces éloquentes témoins du passé.

D. V. O.

« LES MOULINS DU BRABANT »

Ce petit volume, fort de 328 pages, richement illustré, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine culturel et historique. Il peut être acquis au Bureau d'Accueil de la Fédération Touristique, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs (membres : 40 francs). C.C.P. 3857.76.

ATOMIUM

ATOMIUM !

Il y a des jours où l'on parvient à s'ennuyer solennellement. Je déambulais au hasard ne sachant ni où, ni comment remédier à cette sensation. Tiens ! Un tramway !... Ils sont rares à cette époque. Après tout, pourquoi pas ?

Au terminus du 16 je me trouvais nez à nez avec une vieille connaissance : l'Atomium, étincelant malgré le temps gris, d'autant plus imposant qu'il apparaît au milieu d'une allée dénudée de tous ses artifices de 1958 : les fontaines lumineuses.

Je flânai à sa rencontre, attiré par ce petit je-ne-sais-quoi et qu'on ressent parfois au souvenir de moments heureux.

Je pris une entrée et, en poussant la porte, je fus accueilli par un sympathique chiot décidé à me manifester son affection.

— « Friquet, ici, Friquet ! ».

Et oui, le brave Friquet m'a permis de frayer avec un personnage souriant qui, après l'échange de quelques banalités, s'est présenté en tant que responsable des « Publics Relations ».

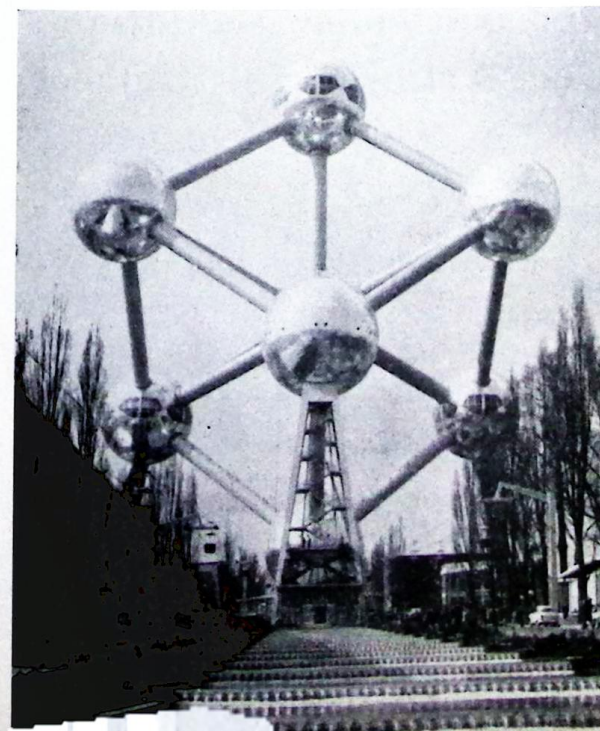
Je profitai de l'occasion et après une ou deux timides questions la réussite fut totale, car M. Boigelot me fit l'offre de sa personne afin de me guider dans l'Atomium.

Conversation, à bâtons rompus, durant deux heures et demie !

Merci Friquet.

Inutile de vous dire ce qu'est l'Atomium, ce qu'il représente.

L'Atomium au temps de sa splendeur : Expo 1958 !



Au sein de ces éblouissants morceaux de bravoure architecturale que constituent la Fontaine de Jean de Bologne, le Pavillon Chinois, la Tour Japonaise, le Pavillon du Belvédère, le Monument de Léopold Ier, le Palais Royal, l'Eglise Notre-Dame et qui jalonnent le parc de Laken et ses abords, l'Atomium, clou de l'exposition Universelle de 1958, témoigne avec éloquence de l'audace créatrice de nos constructeurs contemporains.

Haut de 102 m, il symbolise le concept d'atome par la représentation d'une molécule cristalline de métal dont la figure élémentaire comporte neuf atomes. Outre l'intention initiale et qui est de faire de l'Atomium une œuvre audacieuse et originale, l'aménagement, l'organisation de cette Tour Eiffel bruxelloise, correspondent à un but bien déterminé, celui de promouvoir la recherche scientifique et d'être à la base de l'orientation des carrières. Les expositions qui, en l'année 1958, y furent établies dans les 5 sphères latérales réalisées avec le concours de diverses sociétés belges et étrangères, illustrent bien l'idée que représente ce monument de Bruxelles, ce carrefour d'Europe dans ce siècle de science, de découvertes, de paix aussi, je l'espère.

C'est à un rythme de 350.000 à 400.000 de visiteurs par an que l'Atomium est parvenu à enregistrer environ 4.000.000 d'entrées depuis 1958, dont la moitié d'étrangers.

Il m'a même été proposé un pari, celui de découvrir le nom d'un pays non-mentionné dans la mosaïque de graffiti qui jalonnent la descente des trois bipodes.

Mais je crois qu'il vaudrait mieux vous inviter à entrer dans l'ascenseur, ce fameux ascenseur de 5 m/sec. afin de visiter l'Atomium, tel qu'il est et vit en 1964. Une lucarne nous permet de jeter un coup d'œil au dehors et nous voyons, nous le sentons surtout par cette boule au creux de l'estomac, comment le sommet s'approche de nous à une vitesse folle. Silencieuse, la porte glisse et notre regard avide plonge à perte de vue sur Bruxelles. Par temps clair, le panorama sensationnel, inimaginable, s'étend jusqu'à 25 à 30 km à la ronde.

Un détail ! La dite sphère supérieure sert de relais pour la B.R.T. à l'occasion d'émissions retransmises du théâtre du Pavillon Américain. Deux appareils fixés dans cette direction captent les images qui, par l'intermédiaire de deux autres appareils dirigés eux dans la direction du Palais de Justice, nous parviennent sur le petit écran.

A l'étage supérieur, beaucoup le savent pour en avoir fait l'expérience, est situé le restaurant, un des plus selectes de Bruxelles. Les couverts au nombre de 140 peuvent y être dressés dans un cadre

unique, tant par sa situation, que par le style remarquable de rigueur. L'accès du restaurant n'importe pas l'achat d'un ticket d'entrée, prévu pour une visite normale.

L'exposition scientifique de l'Atomium a pu acquérir la collaboration précieuse de l'Euratom. C'est surtout la façon dont fut organisée cette exposition, une réalisation vraiment remarquable, qui confère à la renommée de l'Atomium un surplus d'intérêt incontestablement justifié.

Le but de l'Euratom est triple. Il nous présente d'abord le secteur physique-nucléaire par lequel il développe les aspects pacifiques de la recherche nucléaire. Le secteur électronique offre la participation de firmes industrielles belges et étrangères. La vulgarisation scientifique, enfin, est en corrélation directe avec l'idée initiale précitée et qui fut à la base de la construction de l'Atomium.

Nombreuses sont par conséquent les visites scolaires. Elles s'évaluent de 20 à 25.000 par an.

Il existe, à titre d'information, deux sortes de visites. La première, ou celle du grand circuit, comporte la montée en ascenseur dans la sphère supérieure, la descente dans le hall d'accueil par le même chemin, la visite des 5 sphères latérales par escalator.

La seconde, ou celle du petit circuit, vous permet la visite des expositions tenues dans les 5 sphères latérales.

Ce sont précisément l'ascenseur et le panorama qui fixent à 95 % le nombre d'entrées pour le grand circuit.

L'exploitation de l'Atomium qui, à l'origine, avait été prévue pour la durée de l'expo, a été



prolongée d'abord pour 10 ans, pour 20 ans ensuite. Ce délai apporte incontestablement des problèmes d'entretien.

On peut dire que cet aspect a été rationnellement établi et prévu d'année en année. Il ne s'avère d'ailleurs pas onéreux, l'usure de tous les éléments étant surveillée de près. Le nœud réside dans le fait qu'on essaie de prévoir le plus possible en tout, pour tout.

L'Atomium vit et sur le plan touristique, ce monument, partie intégrante de Bruxelles, connaît des affluences qui vont crescendo d'année en année.

Ceci ne peut nous laisser indifférent, car l'étonnement qui suivit la construction de pareille entreprise, l'admiration que cette œuvre géniale suscita ont été pleinement justifiés si l'on considère l'ampleur de la renommée de l'Atomium dans le monde.

Tout étranger de passage dans notre capitale visite l'Atomium.

Alors, nous, pourquoi ne pas en faire autant? N'y a-t-il pas des jours où l'on parvient à s'ennuyer solennellement. Un remède tout trouvé.

D. VAN OORLE.

PRIX D'ENTREE :

Grand Circuit : 40 F

Petit circuit : 25 F

Réductions :

- visites scolaires;
- voyages par autocar;
- invalides;
- militaires en uniforme;
- enfants de 6 à 12 ans.

Le patrimoine folklorique de Woluwé-Saint-Lambert s'est enrichi

Le moulin de Woluwé-Saint-Lambert est à présent le seul à découper ses ailes dans le ciel de l'agglomération bruxelloise. Il s'harmonise de façon parfaite avec le paysage brabançon qui l'entoure.

Faut-il ajouter qu'il est aussi un des moulins les mieux conditionnés et les plus complets du pays et qu'il accomplit sa tâche avec conscience car la farine qu'il moule est vraiment de première qualité.

La commune a également inauguré le voyage du train touristique sonorisé WOLU-VIA qui parcourt la vallée de la Woluwe dans ce qu'elle a gardé de pittoresque. Ce train véhicule les « touristes » chaque samedi et dimanche à 20 h 45 et 21 h 15, à partir de l'église Saint-Lambert.

Un bel exemple nous vient de Tubize

BIEN mal inspiré serait celui qui oserait prétendre que l'Union des Commerçants de Tubize manque d'initiative heureuse. La lettre que M. Léonard, son président, vient de nous adresser, lui infligerait aussitôt le démenti le plus catégorique. Pour vous faire partager cette appréciation, amis lecteurs, nous en publions les larges extraits ci-dessous qui vous permettront de juger en toute connaissance de cause.

« L'Union des Commerçants de Tubize est disposée à vous tenir au courant de ses activités sur le plan commercial et touristique. Communication de votre revue est faite, d'autre part, à l'Administration Communale à laquelle nous demanderons que vous soyez avertis des manifestations, créations (Musée, Auberge de Jeunesse, Jumelages) qui sont prévues dans un avenir proche.

Pour ce qui est de l'immédiat, nous vous signalons que :

— l'Union des Commerçants de Tubize a fait établir un rôle de garde permanent, de jour, de nuit et de dimanches, par sa section « garagistes-distributeurs de carburant ». Les usagers, en difficultés mécaniques ou de carburant, pourront faire appel à un numéro de téléphone unique : le 55.72.72. Le préposé à cette permanence disposera du rôle de garde et pourra ainsi indiquer au demandeur l'adresse et le numéro de téléphone du garagiste de garde. Très prochainement, 25 panneaux-routiers seront implantés sur le territoire de la commune, reproduisant en matière réfléchissante le texte suivant :

TUBIZE ROUTE DE NUIT
DEPANNAGE - CARBURANT
Numéro d'Appel Unique
55.72.72

Des pancartes, reproduisant ce texte, seront apposées aux portes des garages. En outre, chacun des garagistes, indiquera — pour les dimanches et jours fériés — le nom, l'adresse et le numéro de téléphone de son confrère de garde.

Le rôle de garde — qui a pris cours le 1er mai 1964 et qui sera officiellement inauguré le 16 juin — sera largement diffusé. En ont reçu un exemplaire : les garagistes, la permanence, les cafetiers-restaurateurs, la Gendarmerie, la Police communale, le Bureau local du R.A.C.B., les particuliers faisant partie du Réseau S.O.S.

D'autre part :

— une campagne « Tourisme 1964 » démarrera, à Tubize, le 16 juin pour se clôturer le 31 août 1964. Durant cette période, tout automobiliste (poids lourds exceptés) qui « fera le plein » à Tubize, recevra un « ticket-concours » à compléter. En fin de campagne, des « trains de pneus » seront attribués aux gagnants, tant belges qu'étrangers.

En outre, nous pouvons annoncer la création prochaine d'une spécialité gastronomique propre à Tubize.

Le mardi 16 juin prochain, lors de notre « JOURNÉE D'INAUGURATIONS », seront officiellement inaugurés :

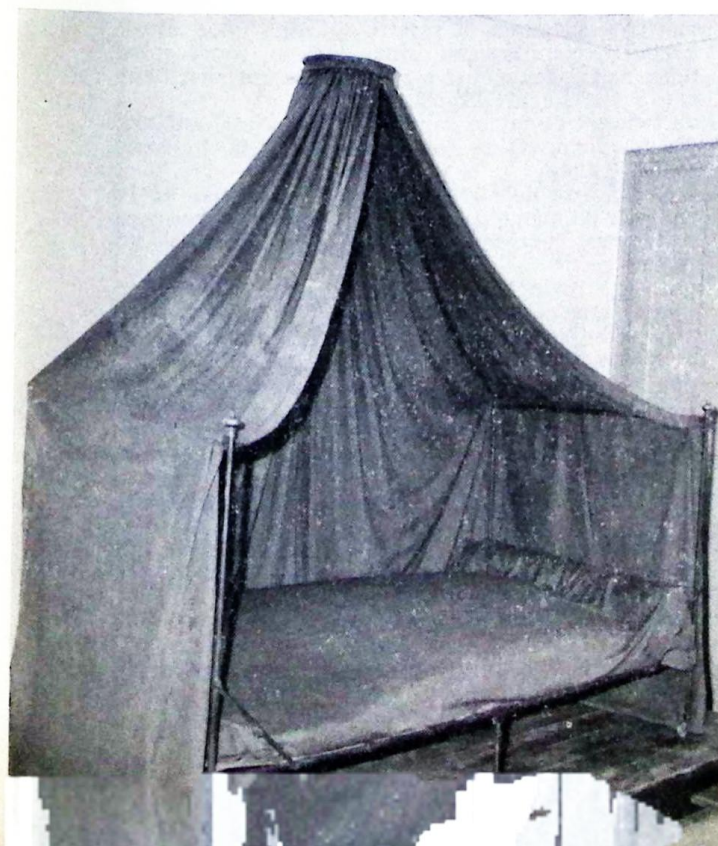
- le rôle de garde permanent des garagistes-distributeurs de carburant;
- la campagne « Tourisme 1964 » (la première voiture étrangère se ravitaillant à Tubize, sera particulièrement comblée);
- la spécialité gastronomique (dégustation).

Au préalable, une conférence de presse réunira les délégués que les organismes qui seront invités voudront bien nous envoyer.

Nous pouvons déjà vous annoncer également que la « Grande Braderie de Tubize », qui aura lieu les 1er, 2 et 3 août prochains, sera entièrement renouvelée : train routier qui sillonnera les artères de la localité durant trois jours; concentration du « Vétéran Car Club de Belgique » le 2 août; concours de photographies en couleurs axé sur ce « Rallye des Ancêtres », etc.

Enfin, à propos de la campagne « Tourisme 1964 », nous nous efforçons d'établir un rôle de garde de nuit pour les boulangers-pâtisseries et cafetiers-restaurateurs ».

M. LEONARD,
Président,
181-183, rue de Mons, Tubize.



A NEW YORK

cette année !

70 millions de visiteurs attendus !
C'est le chiffre lancé par les amateurs de statistiques pour la déjà fameuse « World's Fair » américaine.

Serez-vous parmi eux ? Pourquoi Pas ?

Il faut voir New York, cette année.

Surtout si vous gardez un souvenir ébloui de l'Exposition de Bruxelles, en 1958. Au bout de six ans, le monde a tant évolué, changé, progressé qu'il est logique de faire le point.

C'est une expérience à tenter, une comparaison à faire.

Sous le symbole de l'Unisphère (l'atome des U.S.A.), cette foire internationale évoque l'avenir et reconstitue le passé. Elle réserve à chacun des surprises de tous ordres, une véritable confrontation des arts et des idées d'hier et de demain.

Et puis, quoi qu'on dise, le voyage est simplifié, mis à la portée de nombreux budgets par les compagnies maritimes et aériennes qui ont fait effort pour réduire au maximum les tarifs touristiques, pour organiser des périples intéressants.

Il serait dommage de manquer ce concert d'amitié, d'humanité, d'espoir et de bonne volonté, de ne pas saisir l'occasion de découvrir un univers différent.

Un cadeau ?

Est-ce votre anniversaire, bientôt ? Celui de votre mari, peut-être ? Avez-vous une fête à célébrer ?

Dans ce cas, ne cherchez plus. Votre cadeau est trouvé. Le voyage à New York a de quoi satisfaire les plus exigeants. Même, de prime abord, l'idée vous semble farfelue, elle mérite d'être étudiée.

Réfléchissez. Ce n'est pas une telle folie, si vous en déduisez le prix de vos vacances habituelles, voire celui de certains achats importants que vous ajoutez, pour la circonstance.

Pensez-y. Calculez. Jugez. Décidez le plus rapidement possible. Vous ne le regretterez pas.

Imaginez les pavillons rutilants, imprévus, sensationnels, les constructions d'avant-garde, les temples exotiques, les jardins suspendus, les restaurants spécialisés (plus de soixante-cinq, affirme-t-on), prêts à servir quelque 30.000 repas quotidiens.

Imaginez-vous dans ce cadre à la fois gigantesque et surprenant... Vous n'hésitez plus.

Sens pratique.

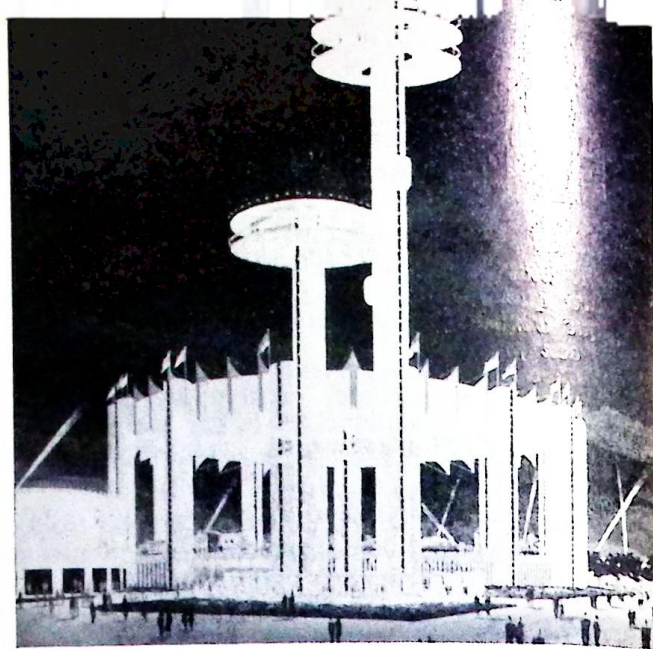
En général, nul ne vous dénie ce sixième sens, cet esprit pratique dont vous faites preuve à longueur d'année. Cependant, aujourd'hui, à la veille d'un départ (enfin décidé), vous restez perplexe.

Que devez-vous emporter ?

Vit-on à New York comme à Bruxelles, Liège, Anvers, Namur ou Charleroi ? A-t-on les mêmes soucis de climat ? Ce dernier est-il capricieux, incertain, humide ou ensoleillé ?

Autant de questions à résoudre pour faire judicieusement les bagages. Pour n'avoir à traîner (comme des boulets) plusieurs valises énormes et surchargées.

Rassurez-vous, la solution est simple.



Votre vestiaire personnel.

Pensez avant tout à des vêtements rationnels, défroissables, d'un entretien limité, qui vous permettront de « vivre » sans contrainte, sans être tributaire du teinturier...

Après une sélection sévère (on a toujours envie d'ajouter tel ou tel élément), retenir simplement :

— deux petites robes de coton. La première, unie et bordée d'un galon. La seconde, imprimée de fleurs plates ou d'un motif abstrait.

Pas de rayures, vous en trouverez sur place et pourrez vous offrir cette fantaisie, sitôt arrivée ;

— un tailleur de jersey (que vous mettrez pour le voyage). C'est la tenue idéale quand il ne fait ni chaud, ni froid. C'est le costume passe-partout à rafraîchir d'un petit pull gai, d'un chemisier clair ;

— un imperméable (qui vous tiendra lieu de manteau, que vous choisirez sobre et pourvu d'une doublure climatisée) ;

— une robe élégante, à mettre le soir, pour dîner à l'hôtel, pour assister aux concerts, représentations théâtrales, séances récréatives qui émaillent le programme de l'Exposition ;

— un twin-set de laine, dont le cardigan réchauffera (éventuellement) la robe sans manches, le fourreau décolleté ;

— un trousseau de nuit accordant la chemise et le peignoir de même nuance et de même impression. A préférer no-iron, c'est-à-dire sans nécessité de repassage ;

— un sac à main léger, mais profond, afin d'éviter toute fatigue. Il n'est pas agréable, lors des visites de pavillons, d'avoir le bras ankylosé, les membres tirillés par un poids superflu ;

— des chaussures (trois paires en tout) à talon moyen et confortable. Ne gâchez pas votre séjour par un handicap de cet ordre. D'autant plus que la mode, cette année, vous aide à choisir des modèles stables et découpés, dont la base est suffisamment large pour garder au pied son équilibre ;

— un chapeau pliable, un bonnet ou un madras, tels qu'on les aime en ce moment, drapés sur la tête et noués dans la nuque.

C'est jeune, c'est nouveau, c'est pratique et très coiffant. Cela sert aussi bien à protéger une coiffure nette qu'à masquer une mise en plis défallante ;

— des bas en suffisance (deux paires, certainement) de même nuance que le tricot. Le réassortissement difficile. Mais si vous ne trouvez sur place et bon marché, les menus objets qui vous manquent.

Bagages au masculin.

Pour « lui » tout est simple, fonctionnel et de bonne qualité. En bref, il lui suffira de :

— deux costumes bien coupés. L'un en laine, l'autre en alpaga ;

— deux pantalons légers, dont le pli permanent est garanti (le pressing américain n'est pas bon marché) ;

— une veste en daim ou en tricot ;

— un imperméable, doublé de mohair écossais ;

— quelques chemises claires (les autres, il les achètera sur place, s'il apprécie le style cow-boy) ;

— un pull-polo ;

— plusieurs cravates (de goût européen) ;

— deux paires de mocassins à semelles renforcées (il va beaucoup marcher) ;

— des chaussettes amusantes (mais il en trouvera de plus originales et pas tellement coûteuses, sur place) ;

— un pyjama et un peignoir de bain.

Sans oublier, ni vous non plus, la trousse de toilette, les produits de beauté, les lunettes solaires, l'appareil-photos, la caméra (si vous en avez).

Et maintenant, bonne route !

FRANÇOISE.

Abonnez-vous

au

"Folklore Brabançon"

Revue trimestrielle

4, rue Saint-Jean - Bruxelles
Tél. : 13.07.50

Abonnement : 125 francs

Prix du numéro : 35 francs

C. C. P. 255.94

*Tout sur l'histoire
et le folklore
de votre province*

LES prochains numéros contiendront entre autres les articles suivants :

— Fragments de la légende des faits et héros de la mythologie forestoise, par J. Devondel.

— Oeuvres d'art de l'abbaye d'Affligem, par Dom Albert van Roy, O.S.B.

— Géographie littéraire du Brabant — Villorbe et sa région, par Joseph Delmelle.

— Jodoigne au cœur d'un centenaire — Auguste et Hector Defoer en Egypte, par Louis Delvaux.

— Le Lion belge (suite et fin), par Louis Ronkard.

— Jules d'Udekem de Guertechin, par Robert d'Udekem de Guertechin.

— Les ruines de l'abbaye de Villers, par G. Goffaux.

— Une âme damnée du duc d'Albe : Jean Grauwels, dit « Spellekens », par Robert Van den Haute.

— A propos des noms des rues à Bruxelles — Jean Robie, par E. Op de Beeck.

De « Brabantse Folklore » publiera :

— Beknopte Geschiedenis van Evere, door Marcel en Erna Polfliet.

— Brabantse Zeden en Gebruiken in de Middeleeuwen, door Frans Weemaels.

— Het Klooster van de Halvestraat te Leuven, door Pater Libertus Spinnael, A.A.

— De Patronen van Leuven : O. L. Vrouw van St-Pieter, door M. Dejonghe, S.M.M.

— Tiense Folklore, door Bert Parloor.

En touristes avisés, vous devez posséder nos

« 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT »

Bureau d'accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3857.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).

LE MEYBOOM

Au temps jadis, je veux dire vers 1900, la plus belle fête du quartier du Bas-Fond, à Bruxelles, était sans contredit celle de la plantation du Meyboom, familièrement nommée « Mieke en Jan ». Sa date est fixée au 9 août, veille de la Saint-Laurent.

À en croire la tradition, l'usage remonterait au règne de Jean III, duc de Brabant. Ce seigneur, connaissant les goûts particuliers de ses sujets pour les cavalcades, les cortèges et les kermesses où la joie brabançonne se donnait libre cours, autorisa les Bruxellois à commémorer de cette manière une victoire remportée sur les Louvanistes. En tout cas, cette tradition s'est maintenue à travers les siècles. Elle se perpétue encore de nos jours, en dépit de tous les obstacles. Sans doute a-t-elle dû subir plusieurs modifications, provoquées par la totale transformation du quartier et par la circulation automobile, devenue prohibitive en certaines artères. Mais reprenons la relation des réjouissances, telles qu'elles s'accomplissaient vers 1900.

Le grand jour est arrivé. Au quartier du Bas-Fond et dans les rues circonvoisines, des câbles sont tendus, à hauteur des toits, à travers les voies publiques, suspendant l'étamine de larges drapeaux aux couleurs nationales. Les maisons sont aussi pavoisées et décorées de chaînes en papier multicolores. Toutes fenêtres béantes, bulles de levain crevées, la rue Pachéco cuit au soleil.

Formé devant l'estaminet « A Ste-Anne », siège de la société organisatrice et domicile des deux géants héros de la fête, Jan et Mieke (réplique des deux plus jeunes personnages de la famille de géants dont s'enorgueillit la Ville de Bruxelles), le cortège des Compagnons de Saint-Laurent s'ébranle à deux heures de relevée, dans un allégre fracas d'orphéon. Il longe l'hôpital St-Jean et s'en va, par un itinéraire méandreux, compliqué à plaisir, jalonné de maintes « chapelles » où les participants, altérés par de fougueuses saltations, pratiquent avec onction le culte des cervoises locales. Il s'en va vers l'église Sainte-Marie, à Schaerbeek. Aux abords de la Place de la Reine, chaussée de Haecht, l'attend l'arbre couché, monté sur triqueballe, objet de la célébration du jour. A cette époque, le Meyboom pouvait être prélevé gratuitement dans la forêt de Soignes. Bien des choses étaient gratuites alors. Mais tout passe. Après 1918, les Compagnons durent faire l'acquisition de l'arbre; aussi ne fut-il plus aussi grand que celui de jadis.

Vers quatre heures, après d'amples rafraîchissements pris aux tables d'une auberge sise à front de ladite chaussée, le cortège reformé prend le chemin du retour, en marche triomphale et en ligne directe cette fois, par la rue Royale et la Porte de Schaerbeek. C'est alors que nous l'attendrons, au quartier, pour l'admirer et le décrire dans tout son faste. Plaçons-nous à un endroit favorable, au coin de la rue du Marché-du-Parc, d'où nous jouirons de vues assez étendues.

Une plantation du Meyboom, de nos jours.

Un mouvement se produit. Des gosses, un morceau de tartine à la main, courent en criant : ils arrivent. Des bruits de fanfare lointaine passent par dessus les toits. Vers les hauteurs de la rue de Schaerbeek (une des plus anciennes voies marchandes de la ville), un brouillard de poussière et de boucan, où se mêlent des reflets métalliques et des coups de grosse caisse, monte d'une foule confuse qui se meut et bouillonne en vivante coulée. Bientôt, le rythme des clairons domine tout. On voit paraître, sur toute la largeur du pavé, un triple ou quadruple rang d'enfants qui, bras-dessus bras-dessous, gambadent, gambillent en cadence, genoux hauts, emportés par l'exaltation de la musique. Des filles et des femmes hilares, pareillement alignées en rangs serrés et très-moussants, renforcent l'avant-garde. Et ce bouillonnement qui déferle semble une vague mousseuse, écumeuse, de mollets et de jupons.

Derrière vient d'abord, portée fièrement sur sa hampe, la brune plaque de bois verni où brille le nom de la société, immédiatement suivie de la bannière de velours, abondamment brodée d'or, couronnée de médailles. Puis s'avance seul un cavalier coiffé du haut de forme, sanglé dans sa redingote noire que ceinture une écharpe tricolore. C'est, je crois, le directeur des fêtes. Puis vient le cortège proprement dit. Il s'ouvre par un corps de musique précédé d'un rang de clairons dont le chef brandit une canne de tambour-major. La musique a une allure belliqueuse. Son accoutrement (varié d'année en année) rappelle quelque vaillante armée des temps anciens. Après ces mâles instrumentistes et indé-



pendamment de quelques autres personnages de siècles révolus, paraît un personnage de la Renaissance, le majestueux personnage de Charles Quint, accompagné de petits princes, tous vêtus de riches costumes de la Renaissance. Dans cette apparition persiste la renommée populaire de Charles Quint, dont les naïfs figurants ne savent assurément rien.

Nous sommes en canicule; et les visages des spectateurs sont aussi ruisselants que ceux des acteurs du cortège, dont certains frétilent et se démènent comme des diables.

Voici qu'apparaissent, raides et sautillants, les deux géants. Jan, le bébé au hochet, le front ceint d'un bourrelet rose, le visage épanoui, figé dans l'émerveillement, vêtu d'une robe blanche et d'un ample tablier rose, image gargantuesque de la joie candide, promène presque à hauteur de premier étage son regard ingénu. Mieke, la sœur aînée, plus grande encore et déjà grave sous son chapeau de paille, dans ses ajustements bariolés, suit, triomphante.

Des gosses se fauillent parfois dans le cortège, aux arrêts, pour tenter de toucher le gant de filotelle, bourré de son, figurant la main des géants. J'avoue qu'à leur âge, nonobstant l'évidence, je prêtai une vie réelle et mystérieuse à ces mannequins. Ainsi naissent peut-être des divinités.

Colback en tête, fourragère blanche à l'épaule, encadrant le cortège et l'ordonnant plus ou moins (en théorie) de fougueux gendarmes font exécuter de frénétiques cabrades et ruades à leur monture de carton. Ah ! ils s'en donnent, les bougres, repoussant à coups de croupe enjuponnée les bedaines sorties de l'alignement des spectateurs. Ils dansent et caracolent sans trêve, suant, soufflant, hoquetant de plaisir débridé, dans le fracas des cuivres. Car une seconde fanfare s'avance, issue d'une autre époque que celle de la première. Elle précède une milice de reîtres formant la martiale escorte de la « Roue de la Fortune ». Cette simple machine, par le jeu d'un disque de bois incliné, monté sur traîneau et touchant le sol d'un côté, fait girer la ronde fraternelle de mannequins symboliques : juge, soldat, bourgeois, nourrice, passant tour à tour en haut, en bas, et se donnant la main. Idée philosophique et consolante. Enfin, tout derrière, apparaît le feuillage de l'arbre : le Meyboom.

La grosse caisse tonne, les cymbales brisent du verre, les trompettes, pistons, bugles, trombones, tubas, saxophones et clarinettes tonitruent à qui mieux mieux; tambours de rouler, bombardons de bourdonner en gloussant et grognant leurs gros rires essouffés. Tout le cortège se trémousse, Mieke et Jan esquissent un pas de polka; et les sauvages chevaux de carton, littéralement emballés, mènent à travers tout leur folle fantasia.

alentour, la jubilation des gens de tout âge est trépidante. Observons le minois des gendarmes. Ce ne sont pas des gamins : des types de trente à quarante-cinq ans. Et ils s'esbaudissent comme des rois, ou plutôt comme des rois ne pourraient s'amuser. On y reconnaît la trogne émoussillée de Charel de Waggeleer, pas plus fier que cela de représenter en ce jour les forces de l'ordre.

Une bande de jeunes filles et d'accortes commères passe, visages allumés, lèvres humides, poitrines en bataille, pour se ruer en chantant vers la tête du cortège, laissant dans l'air, comme un sillage, le parfum sui generis de leurs corps. Le fleuve grouillant et tumultueux du populaire en liesse roule ses flots d'enthousiasme grésillant et dévale maintenant la rue Pachéco, pour gagner par la rue des Sables le

Les géants Mieke et Jan... et leurs amis participent à l'allégresse générale.



L'empereur et l'impératrice ont pris place dans un landau.

carrefour de la rue du Marais, où doit s'accomplir la cérémonie de la plantation. Solennellement. En ces effluves d'exaltation générale dont l'atmosphère est saturée, la santé de ce peuple rieur fait s'épanouir et fleurir son ancestrale robustesse.

Après la plantation, en musique, le cortège va poursuivre sa marche triomphale par les rues du Marais, des Comédiens, Saint-Laurent, des Sables, Montagne de Sion, Montagne de l'Oratoire, de Ligne, Vandermeulen, Vésale, du Chemin de Terre, pour déboucher à la Place du Marché du Parc où s'improvise un bal en plein air. Apparemment grisés de liberté, Jan et Mieke y prennent part, à cœur joie, avant de regagner, pour un an, leur paisible grenier, à Ste-Anne. Une dernière gymkana de la cavalerie Godin, ou plutôt une sorte de rodéo fantaisiste, et une solennelle Brabançonne marqueront cet épisode terminal.

Comme on voit, sous l'apparente puérilité de ses anachronismes, cet éclat de gaieté original et truculent, constituait une expression pittoresque de la bonne humeur brabançonne. Bonne humeur, où êtes-vous ?

Sans être dupe d'une trop facile transposition littéraire des mœurs de ce temps, reconnaissons ce qu'il y avait de sain dans le fonds de jovialité du peuple bruxellois. Depuis, sous les fumées des guerres et sous celles du Progrès, ladite jovialité s'est ternie. Je pense sérieusement que les petites gens d'alors — et les autres aussi — étaient plus gaies que leurs descendants. Concluez comme il vous plaira.

Jean DREVE.



**Cinq cents ans de vie
parlementaire en Belgique
(1464-1964)**

Les provinces des Anciens Pays-Bas commémorent le cinq-centième anniversaire des premières réunions de leurs Etats-Généraux.

A cette occasion, le Centre inter-universitaire des Anciens Pays et Assemblées d'Etats, a décidé de réunir, en un ensemble de plus de quatre cents pages, des études originales de :

MM. E. Lousse et J. Wils, sur les Etats de Brabant; W. Prevenier, sur les Etats et les Quatre Membres de Flandre; M.-A. Arnould et Mlle Chr. Piérard, sur les Etats de Hainaut; P. Harsin, sur les Etats de la Principauté de Liège; L. van Hommerich, sur les Etats du Duché de Limbourg et des Pays d'Outre-Meuse; Petit, sur les Etats du Duché de Luxembourg et du Comté de Chiny; J. Joosen, sur la Seigneurie de Malines; J. Muller, sur les Etats du Pays et Comté de Namur; Mme G. Moisse-Daxhelet, sur les Etats de Stavelot-Malmédy; M. J. Dhondt, sur les Etats provinciaux en général; M. J. Gilissen, sur les Etats-Généraux des Pays-Bas.

Des exemplaires en nombre limité, sur papier de luxe, sont offerts en souscription, dès à présent, au prix de 400 FB (C.C.P. n° 3473.71 des Editions Nauwelaerts, Louvain ou compte n° 48.877 des Editions Nauwelaerts à la Banque de la Société Générale de Belgique, Louvain).

**Concours de
composition musicale 1964**

Il est porté à la connaissance des compositeurs de musique belges nés dans le Brabant ou y domiciliés, que la Province de Brabant organise en 1964, un concours de composition musicale réservé à un quatuor soit vocal soit instrumental, dans ce dernier cas les concurrents ayant le choix des instruments.

Il pourra être attribué à cette occasion deux prix d'un montant respectif de 25.000 et 15.000 F.

Les manuscrits devront être adressés au Gouvernement provincial, 22, rue du Chêne à Bruxelles, avant le 15 octobre 1964.

Règlement et renseignements complémentaires peuvent être demandés à cette adresse (bureau 11 - 1^{er} étage).

**Le prix de la Littérature de la
jeunesse**

Le Prix de la Littérature de la Jeunesse sera attribué pour la première fois durant le 3^e Salon International des Jeunes et de la Famille, qui aura lieu au Centenaire à Bruxelles du 12 au 23 septembre 1964.

Ce prix a été créé dans le but d'améliorer le standing de la littérature réservée aux jeunes, de promouvoir cette littérature auprès des auteurs, d'y intéresser les jeunes, les parents, les éducateurs et les éditeurs. Réservé cette année aux auteurs belges et étrangers d'expression française, il couronnera une œuvre inédite — romans, récits historiques ou scientifiques, récits de voyage ou d'aventures, monographies d'hommes illustres, etc. — destinée aux jeunes de 10 à 15 ans.

Le jury, composé de 12 jeunes de 10 à 15 ans, sélectionnés parmi les élèves les mieux doués des Lycées, Athénées, Collèges, Ecoles libres ou officielles, sera secondé dans sa mission par des personnalités du monde littéraire. Le montant du prix est de 10.000 francs.

Joseph Delmelle à l'honneur

Le commissaire général au Tourisme, M. Arthur Haulot, a remis à notre collaborateur Joseph Delmelle, au cours d'une réunion qui s'est tenue à la Maison des Ailes, la médaille d'honneur du Tourisme Aérien.

Dans son allocution, M. Arthur Haulot a mis l'accent sur la qualité des écrits de Joseph Delmelle, qui apporte une contribution remarquable à la cause du tourisme en particulier.

Nous avons en mars dernier reproduit le poème : « Voyageur du Ciel » qui contribue à l'octroi de cette distinction.

**Que veut dire :
« Faire le mariol » ?**

Le mot « mariol » remonte au moins au XVI^e siècle, où il s'est introduit en France avec beaucoup d'autres mots italiens : Henri Estienne (1531-1598), qui le fait venir de « mariolo » (coquin, dans le dialecte vénitien), lui donne pour synonyme « forfant », qui vient de l'italien « furfante ».

Selon le « Dictionnaire des Locutions françaises », le passage, au cours de deux siècles et plus, du sens de « coquin » à celui de « malin » est normal et naturel. Dans le Poitou, ne dit-on pas encore d'un enfant : « Oh ! le petit coquin ! » pour dire : « Oh ! le petit rusé, le petit fripon ? Et dans le Berry, mais aussi en beaucoup d'autres contrées de la France, notamment en Savoie, « filou » n'a-t-il pas le sens de « finaud », de « rusé » ?

Il va sans dire que la locution « faire le mariol », qui a près d'un demi-millénaire, n'a rien à voir originellement avec le sapeur Gaye-Mariolle, surnommé l'« Indomptable » (1767-1818), dont L. Caddau, jadis, dans la « Revue des Hautes Pyrénées », a retracé la carrière et célébré les exploits : ce géant de six pieds, sapeur de Napoléon, fort comme un montagnard, solide comme un Hercule, aurait, en 1807, présenté les armes avec un canon à bout de bras. Certes, il s'appelait « Mariolle » et il faisait ainsi... « le mariol » : coincidence amusante, mais simple coincidence.

Au reste, si une expression était née de ce sapeur, on aurait dit non point « faire le mariol », mais « faire son Mariolle » ou « jouer les Mariolle ». C'est précisément ce qu'on ne dit pas.

**La collation des grades
académiques**

M. le Gouverneur de la Province de Brabant communique que pour les sessions de 1964, les inscriptions aux épreuves à subir devant le Jury Central pour la collation des grades académiques légaux ainsi que devant le Jury Central pour la collation du grade d'agrégé de l'enseignement secondaire supérieur pour les sciences commerciales, seront reçues au Gouvernement Provincial, 22, rue du Chêne à Bruxelles (Bureau 15 - 1^{er} étage) de 9 à 16 heures.

Pour la seconde session : du 2 au 14 août inclusivement; samedis et jours fériés exceptés.

D'où vient l'expression :

« Va-t-en voir s'ils viennent ? »

Cette vieille locution (qui signifie « Ne l'espère pas, ne l'espérez pas »), nous signale le Dictionnaire des locutions françaises, vient du temps où, les seigneurs partant en guerre, l'épouse du seigneur envoyait dans les jours d'attente, et à mesure qu'elle attendait plus fiévreusement le retour des gens d'armes, un domestique explorer l'horizon, du haut du donjon, pour voir si revenaient ceux que l'on attendait.

D'où l'expression : « Va-t-en voir s'ils viennent », qui reproduit les paroles dites par la châtelaine à son serviteur, et qu'on employa ensuite ironiquement pour signifier : « Tu peux (ou vous pouvez) toujours y aller voir : ils ne viennent pas ! » Cette locution a été illustrée par une jolie chanson en 13 couplets de Lamotte-Houdar, chanson écrite vers 1728, où elle figure au refrain :

« Un Breton qui ne boit point,
Un Gascon tout bête,
Un Normand franc et tout point,
Un Picard sans tête,
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent ! »

**Pourquoi la femme choisit-elle
le Littoral belge ?**

Une enquête récente, menée, à la demande de l'association touristique « West-tourisme », par le « Westvlaams Economisch Studiebureau », auprès des vacanciers des diverses plages belges, a prouvé que la femme a une influence déterminante quant au choix du littoral belge comme lieu de villégiature.

D'après les enquêteurs, les raisons dominantes de ce choix sont, par ordre d'importance, les suivantes :

- le littoral belge est excellent pour la santé des enfants;
- au littoral, on est arraché au train quotidien et les charges de famille sont moins lourdes;
- on y jouit d'un véritable repos physique;
- des vacances à la mer donnent un coup de fouet et elles favorisent la santé et l'esthétique;
- on y oublie ses soucis; on s'y sent plus libre et plus indépendant;
- des vacances au littoral belge sont particulièrement agréables.

Les hommes, pour leur part, déclarent qu'ils choisissent le littoral, surtout pour répondre au désir de leur femme et de leurs enfants, mais ajoutent qu'ils y trouvent également un repos salutaire et d'agréables distractions.

Le P. Catholique d'Orange

QUAND un touriste visite la ville de Diest et qu'il entre dans sa collégiale, il y remarquera au milieu de celle-ci, entre deux rangées de stalles avec leurs célèbres « Misericordiae », une grande pierre tombale décorée d'un emblème, d'une couronne princière et du médaillon de l'Ordre de la Toison d'Or. L'inscription latine rapporte que cette pierre cache l'entrée de l'escalier menant vers le caveau de son Altesse Philippe-Guillaume, Prince d'Orange, décédé en 1618.

Depuis trois siècles, se trouve à cette place d'honneur de l'église le corps embaumé du seul prince catholique d'Orange et de qui il est écrit : « Un homme profondément malheureux, à qui l'on fit bien du tort. Par la faute de tiers, il devint un personnage brisé, errant, quand il aurait pu devenir un monarque, digne d'un peuple et d'un pays ».

Sur le lourd cercueil de plomb, placé au milieu du sombre caveau, est fixée une grande plaque de bronze, sur laquelle sont gravés l'emblème du prince ainsi que le texte suivant :

« ICI GIST TRES ILLUSTRÉ HAULT ET PUISSANT PRINCE MESSIRE PHILIPPE-GUILLAUME, COMTE DE CATSENELLENBORGHEN, DIETZ, VIANDEN, BUREN, LEERDAM, ET BARON DE BRED, DIEST, GRIMBERGEN, ARLAN, ISSELSTEYN, GRAVENDONCK, SINT-WYNT, ET SEIGNEUR DE LANNOY, STEENBERGEN, MOZEROY, WARNESTON, HERSTAL, ET VICOMTE HEREDITAIRE D'ANVERS ET DE BESANÇON, CHEVALIER DE L'ORDRE DU TOISON D'OR, ET QUI MOURUT EN LA VILLE DE BRUXELLES LE 20 FEVRIER, L'AN DE GRACE 1618 A L'AGE DE 63 ANS. »

« Le cortège des Héros de Nassau ». Au centre le prince Philippe-Guillaume entouré de ses frères, Maurice et Frédéric-Henri.

(Tableau du Musée National à 's Gravenhage).

(Photo : A. Dinjan.)



Une plaque plus petite mentionne pour suivre :

« Le vingt-neuvième jour du mois de juin de l'an de grâce 1829, vers 7 heures du soir, ce caveau a été visité par sa Majesté Guillaume Ier Prince d'Orange-Nassau, Grand-Duc de Luxembourg, ... Roi des Pays-BAS. »

Selon les usages de cette époque, le cœur, les entrailles, étaient enlevés du corps et déposés dans un tonnelet de plomb, au pied du cercueil.

Dans la matinée du jour du décès, le prince Philippe-Guillaume avait dicté son testament. Tel qu'un témoignage de foi chrétienne il retentit aux oreilles de l'auditoire. Lentement, il dit, en français, au notaire :

« Secondement nous désirons et voulons que notre corps soit enseveli en une de ces quatre villes, Breda, Diest, Lion le Sauveur ou Orange, le plus proche du lieu où notre bon Dieu sera servy nous appeler de ce monde, et où l'office divin de la messe se célèbre ordinairement car en tel cas pourrat le corps demeurer déposé au dictz lieux ou en quelque autre où la continuation de ce saint sacrifice sera continué et assuré, jusques à ce que Dieu la remettra entièrement aux susnommés;

voulons et mandons expressément que les cérémonies et solemnités de l'enterrement soient médiocres sans y faire depens superflus, néanmoins convenables à la qualité de la maison ne faisant aucun estat en mon particulier de ces vaines coutumes, mais bien voulons que en l'église où notre corps sera déposé soient dictes la mesme avec trois milles mesmes, pour les Offences que mon âme pourroit avoir commise n'ayant pas fait de pénitence, l'aumone sera faite des deniers que je veux reserver de la rente de toute revenue anuel depuis mon trepas, pour estre encores employez a aultres legatz que je veulx faire;

si l'héritier que nous nommerons en fesse difficulté, nous le prenons des maintenant et a tous jours de noz liens maternels, comme pour tout autre manquement qu'il pourroit faire au moindre de mez legatz, combien que je m'asseure qu'il satisfera tres volontiers a mes derniers volonte nous laissons encore une messe perpetuelle qui se dira tous les jours au lieu ou notre corps sera enterre de cedit argent s'acheptera une rente annuelle pour le chapelan qui la dira où on luy la fera bonne sur les rentes dudit lieu de l'enterrement;

mandons et voulons assy que trois ans consecutivement soient soit distribuez des jets deniers trois mille eseuz aux pauvres et necessiteux quisoient de nos subjects, a scavoir chascue anne mille escuz par gens de biens et de conscience, tant au territoire de Breda qu'aux aultres lieux, et où on pourra scavoir quil y aye plus de neccesité...

Le prince Philippe-Guillaume mourut à Bruxelles, la ville la plus rapprochée et mentionnée au testament était Diest, où il portait le titre de Ban-

neret ou de Baron; Diest, où avaient signé ses ancêtres depuis la fin du XV^{me} siècle. Diest, où il séjourna au « Burcht » pendant environ vingt ans; Diest, qui devait tant à sa munificence et à sa sage gouverne. Diest lui avait pris son cœur; l'honneur exceptionnel incomberait aussi à Diest de garder son corps et son cœur dans sa collégiale monumentale.

Philippe-Guillaume, fils aîné de Guillaume Ier d'Orange, dit « le Taciturne », est né au moment où son père était généralement fêté et admiré à la Cour de Bruxelles; il était, par surcroît, l'homme de confiance de Charles Quint, qui bientôt abdiquerait en faveur de son fils Philippe. Par courtoisie vis-à-vis du dauphin, l'enfant reçut, outre le nom de l'heureux père Guillaume, celui du successeur au trône, Philippe, qui en fut d'ailleurs le parrain.

Il ne serait pas venu à l'idée des éminents témoins du baptême que le nouveau-né deviendrait plus tard le jouet de leur soif de régner et que le jeune Philippe-Guillaume devrait porter une destinée tragique à cause de l'inimitié existant entre son père et son parrain. Le prélat de Diest, Arnold Strejters, qui baptisa l'enfant ne se serait jamais douté, lui non plus, que l'enfant présenté au baptême, régnerait sur Diest en tant que Banneret, et que la collégiale, où il exerçait la collation, serait un jour le témoin de l'installation solennelle et plus tard de l'enterrement du prince Philippe-Guillaume.

Dans une ambiance de fête, le prélat de Diest et le très catholique souverain espagnol, avaient entrepris le long voyage vers Breda au cours d'un hiver particulièrement rigoureux, afin d'y baptiser l'aîné de Guillaume Ier d'Orange, selon le rite romain. Rien ne laissait prévoir que le pieux père, ce prince habile et adulé, se tournerait un jour contre l'église de Rome, ni que ses bandes armées sèmeraient la mort et la destruction dans la communauté catholique.

A dix-huit ans, Guillaume Ier d'Orange se mariait avec Anne d'Egmont, comtesse de Buren. Ce mariage distingué à ce jeune âge, était l'œuvre de Charles Quint et était dû aux grands mérites du père de la mariée. Maximilien d'Egmont, comte de Buren, était en effet un des plus grands stratèges de son temps. Il s'était trouvé plusieurs fois en qualité de général, à la tête des armées impériales et en plus, il était lié d'amitié intime avec Charles Quint.

C'est au cours d'un entretien amical et confidentiel avec le général que l'empereur voulut témoigner sa reconnaissance pour les services rendus. Il suggéra que le comté de Buren devienne un duché.

Sur la question de Maximilien, lui demandant quelles rentes étaient liées à ce titre, l'empereur répondit : « Votre fortune doit vous suffire. Le



(Frans Francken, 1581-1642.)

Bal à la cour des Archiducs Albert et Isabelle à Bruxelles. Au centre, ouvrant le bal (par une pavane) Philippe-Guillaume, Prince d'Orange et son épouse Eléonore, Princesse de Bourbon (entre 1611 et 1616).

Peinture sur panneau du Cabinet royal de peintures, « Mauritshuis » à 's Gravenhage et exposé temporairement au Musée communal de Diest.

(Photo Dinjan.)

principal est de recevoir le titre de duc ». Et Maximilien rétorqua : « Je remercie Sa Majesté Impériale pour l'honneur, or je préfère être un comte riche, qu'un pauvre duc ». Il y ajouta pourtant : « Si vous tenez à me récompenser pour mes services, je demanderai que sa Majesté Impériale soit le médiateur en vue du mariage de ma fille unique avec le Prince d'Orange ».

L'Empereur y donna son plein consentement et se dévoua afin que Maximilien puisse voir son rêve se réaliser bientôt. Ainsi se marièrent Guillaume Ier d'Orange et Anne, héritière de la maison de Lannoy, comtesse de Buren, de Leerdam et Maitresse de plusieurs terres.

De cette union naquit, au château de Buren, le 19 décembre 1554, le prince Philippe-Guillaume.

Un plus grand malheur ne peut frapper un enfant que la perte de sa mère. Le prince Philippe-Guillaume était à peine âgé de cinq ans quand il fut privé des soins maternels. Une seconde naissance, celle d'une fille appelée Marie, avait encore

réjoui le couple princier, mais c'est alors qu'Anne d'Egmont-Buren fut portée en terre. Il est vrai que le jeune prince avait un excellent père qui ne brillait seulement pas par ses dons exceptionnels, mais aussi par les faveurs dont il jouissait de la part de Charles Quint. Celui-ci le familiarisait avec les secrets de la politique, ne se doutant pas que ce prince d'Orange ferait un jour usage de ces connaissances vis-à-vis du fils de l'Empereur, Philippe II. L'Empereur lui confiait d'importants postes militaires, et lors de son abdication à Bruxelles, il s'appuyait au bras du Prince d'Orange. De telles et sublimes situations doivent cependant exclure la vie familiale.

Son stadhoudérat de Bourgogne, de Hollande, de Zeelande et d'Utrecht ne lui laissait pas suffisamment le temps de s'occuper personnellement de l'éducation de ses enfants sans mère.

C'est en qualité de page à la cour de son illustre père que Philippe-Guillaume passa sa prime jeunesse au somptueux palais des Nassau, près du



Plaque commémorative de Philippe-Guillaume, Prince d'Orange. — Au recto : son buste.

(Photo : Bibliothèque royale de Belgique - Cabinet des médailles - Bruxelles.)

Coudenberg à Bruxelles, et qui dépasse de loin en beauté celui des ducs du Brabant. La chapelle Saint-Georges seule nous est restée de cet édifice historique.

Bientôt une nouvelle calamité s'abattit sur le jeune prince. Son père, Guillaume d'Orange se maria, et Philippe-Guillaume, alors âgé de 7 ans fut confié à une marâtre. C'était en 1561.

Guillaume d'Orange en se mariant à Leipzig à Anne de Saxe avait contracté un mariage protestant. Sans autre intention que de s'allier au puissant souverain allemand il avait épousé Anne, la fille difforme du célèbre prince électeur Maurice, duc de Saxe. Ce fut une mauvaise union, car Anne avait mauvais caractère, était dégénérée et, en plus, elle s'adonnait à la boisson. Sa conduite fut si scandaleuse qu'un membre de la famille écrivit d'elle : « *La plus misérable et la plus malheureuse créature humaine* ».

P.C. Hooft l'a décrite comme suit : « *Une mère, lourde et d'une vie fort irrégulière, qui a accablé son époux d'injures et de mésaventures* ».

Quelles situations tragiques auront assombri l'enfance du fils de Guillaume le Taciturne. Ainsi, le père aspirait au moment, où l'âge de son fils lui permettrait de le changer de milieu.

Au XVI^e siècle, l'Université de Louvain était en plein rayonnement. La renommée de ses professeurs dans le monde scientifique était si grande

que des jeunes gens de la plupart des pays d'Europe lui furent envoyés.

Guillaume d'Orange, lui aussi, porta son choix sur l'Alma Mater Louvaniste pour son fils âgé de douze ans. Le jeune prince d'Orange fut confié au professeur Cornelis Valerius, le maître de Juste Lipsé. Il existe encore à l'heure présente le témoignage du professeur Gemma, qui se trouve au-dessous de tout soupçon de partialité. Celui-ci loue Philippe-Guillaume pour son caractère, son aptitude et son assiduité.

Que fallait-il espérer de l'avenir, quand déjà à cet âge-là, le prince était à ce point estimé de ses professeurs ? Or, il ne lui fut pas permis plus de succès. Il fut brisé en pleine ascension afin qu'il devienne victime d'ambition mesurée et de rancœur rusée.

Le Roi Philippe II, qui avait hérité les Pays-Bas de son père Charles Quint, à son départ en Espagne, en avait délégué le pouvoir à sa demi-sœur Marguerite de Parme. Ceci déplaisait particulièrement à la noblesse des Pays-Bas et parmi elle, nous avons, Guillaume d'Orange, qui en sa qualité de gouverneur de Hollande et de Zélande, prétendait au titre de Gouverneur des Pays-Bas. Le protestantisme s'était entretemps développé de telle façon que Philippe II se croyait obligé d'avoir recours à des représailles. Le mécontentement dû au gré d'un gouvernement étranger, grandissait de jour en jour. Le tout provoqua la révolte aussi bien de la bourgeoisie que de la noblesse. On entreprit des pourparlers et on conclut des alliances. La fureur iconoclaste se déchaîna contre tout ce qui était espagnol et catholique. Afin de maintenir l'ordre, Philippe II envoya d'Espagne le redoutable Duc d'Albe aux Pays-Bas.

Convaincu du fait que toute résistance était inutile et afin d'attendre un moment plus propice. Guillaume d'Orange décida de s'exiler en Allemagne. Il était aussi préoccupé de sa propre sécurité car au comte d'Egmont qui attirait son attention sur la lâcheté de ce geste, il répondit : « Je préfère être un comte de Nassau avec une tête, qu'un prince d'Orange sans tête. Adieu, comte sans tête ».

L'héroïque intervention de ce comte d'Egmont l'a en effet conduit à l'échafaud.

Ce fut en avril 1567, que Guillaume d'Orange, le « Taciturne » renommé, le chef de la noblesse hollandaise, se fixait à Siegen et Dillenburg en Allemagne, afin de préparer, de ce pays des Nassau, ses ancêtres, la lutte contre le pouvoir espagnol avec d'autant plus de persévérance qu'il se sentait à l'abri. C'est ainsi que Guillaume d'Orange devint vite l'âme de la résistance envers l'Espagne pour la libération des Pays-Bas.

Il est cependant assez étrange qu'il laissa son fils, alors âgé de treize ans, aux Pays-Bas. L'avait-

il fait afin de le soustraire à l'Alma Mater protestante et à la conduite scandaleuse de son épouse Anne de Saxe ? Ou le croyait-il parvenu à l'université catholique de Louvain, dont les privilèges séculaires, garantis par papes et souverains, excluaient la persécution ou l'exécution des professeurs ou des élèves par n'importe quelle forme d'autorité, tout en les réservant au recteur seul.

Pensait-il que Philippe-Guillaume n'aurait rien à craindre de celui qui lui avait donné son nom à son baptême et qui était son parrain ? Guillaume d'Orange se trompa. Le 15 février 1567, Jean de Vargas, président du Conseil des Troubles, sur ordre du Duc d'Albe, enleva le jeune Philippe-Guillaume, Prince d'Orange, de l'Université et le transféra, malgré les protestations vigoureuses du recteur et des professeurs, en Espagne

Des révolutionnaires hollandais avaient même impliqué Don Carlos, le misérable fils de Philippe II d'Espagne, dans une révolte et l'avaient instigué à attenter à la vie de son père. « *Ceux, qui ont voulu me toucher dans mon fils, et par mon fils, périront de la même façon* ».

C'est ainsi que parla le roi, c'est ainsi que le proclamèrent les chartes.

Philippe-Guillaume dut attendre 28 ans avant de pouvoir réintégrer la patrie. L'étudiant de treize ans était devenu entretemps un homme de quarante ans. Il avait terminé ses études à l'Université d'Alcalade, avait été éduqué sur le même pied que les fils des « Grands » et on lui témoignait l'honneur qui lui était dû. Plus tard, il se montra à la Cour, au moment où cela s'avéra indispensable ; or, il n'a jamais participé à la vie de la Cour bien qu'on l'y invitât souvent.

Cette neutralité témoigne de sa grande volonté. Son attitude digne et sa politesse mesurée faisaient l'objet d'éloges de la part de l'entourage du roi. L'otage royal semblait conscient de la tâche qui l'attendait quoiqu'il fût provisoirement voué au chômage. Il se préparait soigneusement en vue d'une époque qui ne viendrait pourtant jamais. L'a-t-il compris au cours de ces années ? Loin de chez lui, sans courage et sombre, a-t-il été déçu dans ses ambitions ? Il est patent que sa force d'esprit resta non entamée.

Le prisonnier fut profondément ému quand il apprit que son père était tombé, victime de la main d'un assassin. Cet événement changea beaucoup la situation du prince. Pourquoi le Roi garderait-il Philippe-Guillaume encore plus longtemps en otage, lui qui était un souverain à qui l'on ne pouvait rien reprocher. Le roi était cependant convaincu de l'avantage que lui fournissait ce « pion » dans une telle bonne position, à la fin de la partie. Il rendit la liberté au fils de Guillaume le Taciturne manifestant l'intention qu'il gagne les Pays-Bas. Lui, le Prince d'Orange, le Hollandais d'édu-



Au verso de la plaque : la représentation symbolique de la vie et des efforts du prince : un bateau sur une mer houleuse lutte contre le vent.

(Photo : Bibliothèque royale de Belgique - Cabinet des Médailles - Bruxelles.)

cation espagnole, le fils du « Taciturne » semblait être l'homme rêvé en vue de la réconciliation du nord et du sud.

Souverain et homme libre, Philippe-Guillaume arrivait à Bruxelles le 11 février 1596 et s'installa aussitôt au vieux château des Nassau. A l'occasion de son retour, il a laissé frapper un denier symbolique. Celui-ci nous montre son buste énergique avec une légende en latin : « Philippe-Guillaume, par la grâce de Dieu, Prince d'Orange et Duc de Nassau ». Au revers vogue un trois-mâts à pleines voiles sur une mer déchaînée. Deux dieux des vents soufflent de directions opposées. Au mât d'artimon, au-dessus du gouvernail, flotte le pavillon de la prudence. A la hune, s'élève, ailes déployées, les phénix tel un symbole d'énergie vitale durable. Comme légende, la devise de Philippe-Guillaume : « *SUSTINENDO PROGREDIOR* », ce qui signifie : Persévérant, je progresse. Ce dernier est exposé au musée communal de Diest, ainsi que l'éperon de Philippe-Guillaume. Sa devise se trouve dans une des salles du Château de Nassau, en-dessous de son blason. Cette peinture murale remonte à l'époque où Philippe-Guillaume avait fait de Diest sa résidence préférée, où il recevait ses amis, les Archiducs Albert et Isabelle et d'où il les accompagnait en pèlerinage à Montaigu. C'est là que ces souverains ont, en effet, bâti une première église, qui fut embellie d'un

autel sculptural, don de Philippe-Guillaume. Deux plaques commémoratives polychrome et dans lesquelles sont gravées les armoiries d'Orange et de Diest, ainsi que la date de 1602, nous rappellent, au musée communal de Diest, la « Joyeuse Entrée » de Philippe-Guillaume quand, Banneret ou Baron de Diest, et avec de grandes manifestations, il fit sa première entrée dans cette ville, où tant de souvenirs évoquent les « Orange-Nassau ».

La charte de cette « Joyeuse Entrée », parée de sa signature et de son sceau, y est exposée, ainsi qu'une série de portraits de Philippe-Guillaume, le représentant à des âges différents.

Les archives de la ville de Diest conservent une collection de documents qui nous montrent à quel point Philippe-Guillaume prenait à cœur le bien-être de la ville d'Orange tant sur le plan économique que culturel. Les annales nous racontent que la ville de Diest organisa en 1610, de grandes festivités à l'occasion du mariage de Philippe-Guillaume et de Eléonore de Bourbon, princesse de Condé. Un cadeau de noces de 2.000 florins carolus, fut offert par la magistrature communale aux jeunes mariés. Dans l'importante documentation de la ville au sujet des « Nassau et des Orange », nous possédons la biographie de Philippe-Guillaume par P.J. Van Capelle, une édition de 1827 et à laquelle nous empruntons plusieurs détails.

La fête battait son plein à Bruxelles, le 19 décembre 1617. A Diest aussi, les cloches carillonnaient, les rues étaient illuminées et « Dolle Griet » la bombarde du XV^{me} siècle, tirait des salves de joie. Philippe-Guillaume célébrait son 63^{me} anniversaire. Il avait exprimé son désir formel de voir organiser ces festivités. Tel un simple mortel, il tenait beaucoup aux jouissances de la vie et il voulait en profiter une fois encore à titre de com-

pensation pour tout le mal subi. Son médecin lui avait prédit que s'il atteignait l'âge de 63 ans, une longue vie lui serait encore réservée. Cependant, deux mois plus tard, il fut surpris par la mort.

Un autre biographe, De la Pise, qui connut personnellement le prince, relève que cette vie tranquille et une table trop abondamment chargée lui furent fatales. Son trépas fut rapide. Le médecin personnel de Philippe-Guillaume devait lui administrer un lavement des intestins, mais en cours d'opération la clysopompe fut maniée avec une telle témérité que le rectum fut gravement blessé. Le prince, lançant un cri de douleur, cria : « Ah, vous m'avez tué ».

Quelques instants plus tard, il était devenu un cadavre. La princesse Eléonore de Bourbon fit faire un dernier portrait de son époux décédé tel qu'il apparaissait sur son lit de parade dans la chapelle mortuaire du palais à Bruxelles. Ce tableau se trouve maintenant au musée communal de Diest.

Le prince est habillé d'un manteau rouge, doublé d'hermine et porte le collier de l'ordre de la Toison d'Or. Au baldaquin au-dessus du lit de parade est fixé le cartouche de deuil d'usage, aux armes du prince et portant l'inscription : « OBIT — A°1618 — 20 FEB ». Des cierges, des moines en prière, quelques gentilhommes entourent le corps. Le dessous du tableau est réservé à une légende qui reproduit une notice biographique du prince. Une gravure de cette représentation a été faite par un contemporain. Le texte en est le suivant : « *Boëtius Bolsvaert a offert ceci à son altesse la princesse Eléonore de Bourbon en éternel souvenir de son époux* ».

Gilbert VAN DER LINDEN.

Brabant

*Il m'aura donc fallu quitter
ce délicat et clair regret
que vous m'aviez un jour donné,
ô mon bel horizon français,
comme un bouquet de jeunes fleurs
offert à celui qui s'en va.*

*Je n'aurai plus cette tristesse
de me sentir trop exilé
de vos langueurs, jardins de roses,
sous le ciel de la Malmaison !
Et mes lèvres n'auront plus
une saveur mélancolique
en prononçant vos noms chantants,
Marly-le-Roi et Saint-Germain...*

*Je suis allé vers le Brabant
dans le sourire d'un matin,
le ciel courbé était la branche
qui me tendait, à l'horizon,
le fruit coloré des collines.*

*J'ai deviné que le Brabant
resterait pour moi le matin
avec la fraîcheur de ses eaux,
les bras amoureux des chemins
enlaçant le flanc des coteaux,
ses maisons blanches, ses silences,
et surtout, dans la lumière,
sa profonde simplicité.*

D'un recueil de poèmes de Théo Fleischman :
Archipel, paru en 1923.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

JUIN

1 BRUXELLES : Exposition en la salle des Musées d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean, Bruxelles 1 : « Les artistes contemporains de la Basse-Autriche et de la vallée du Danube ».

BRUXELLES : Palais des Beaux-Arts : Exposition d'art contemporain grec. Jusqu'au 5 juin.

IXELLES : Musée. — Exposition « La gravure polonaise ». — Jusqu'au 7 juin.

2 BRUXELLES : Palais des Beaux-Arts : Concours musical international de piano, Reine Elisabeth. Jusqu'au 12 juin.

4 LOUVAIN : Eglise Saint-Pierre : Concert de Carillon, par R. Van Steenwegen. Tous les jeudis du mois de 19 h 30 à 20 h 30 et les dimanches de 12 h 30 à 13 h 30.

6 MEISE : Concert de Carillon par J. Rot-tiers, à 19 heures tous les samedis du mois.

7 LOUVAIN : Grand-Place : Plantation du Meyboom à 15 heures.

Procession du Saint-Sacrement du Miracle (Paroisse Saint-Jacques).

FOREST-BRUXELLES : Festival de Fan-fares. Hôtel communal et ses abords.

BRUXELLES : « Par Monts et par Vaux » : Les Chevaliers de la route organisent leur 10^{me} rallye touristique sous le patronage de la Fédération Touristique du Brabant, avec comme thème : par Monts et par Vaux. Kilométrage : 100 km.

Pour tous renseignements : Téléphoner au 21.84.67 ou écrire Chevaliers de la Route, 12, avenue Joseph Baeck, Bruxelles 8.

Signalons à toute fins utiles, qu'il ne s'agit pas d'un rallye de vitesse, ni d'adresse, ni de régularité; il est à la portée de tous.

12 BRUXELLES : Exposition en la salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean, Bruxelles 1, organisée par le groupe des aluchromistes belges, jusqu'au 27 juin.

14 ZAVENTEM : Cortège folklorique. Départ vers 14 h 30 aux étangs de Zaventem.

RHODE ST-PIERRE : Château de Horst : représentation de « Boerenpsalm » de Félix Timmermans, par le théâtre populaire, section du T.N.B.

21 AARSCHOT : Grande cavalcade d'été avec la participation de groupes belges et étrangers. Départ vers 14 heures.

BAISY-THY : Fête populaire du Dernier Patard. On peut aller admirer le superbe tilleul : l'arbre Sainte-Anne qui mesure cinq mètres de circonférence.

DILBEEK : Pèlerinage à Sainte Alène. La procession au puits de Ste-Alène se déroule aussitôt après la grand-messe.

22 LILLOIS-WITTERZEE : Tour de la Saint-Jean avec la participation de cavaliers. — Bénédiction des chevaux.

23 FOREST : Pèlerinage à Sainte-Alène.

26 au 28 NIVELLES : Rallye de Nivelles par le « Nivelles-Automobile-Club ».

27 WAVRE : Procession de Noville-sur-Mé-haigne. Cortège folklorique jusqu'à l'église Notre-Dame de Basse-Wavre.

La sortie de la procession historique de Saint-Jean-Baptiste se fait à 11 heures. On y remarque une miniature des Seigneurs Jean et Alice, revêtus de leurs manteaux de velours. Dans le cortège folklorique figure le « Wastia » un grand gâteau décoré de fleurs et pesant 18 kg placé sur un grand plateau de cuivre ciselé et qui sera distribué aux pauvres de Basse-Wavre.

28 TIRLEMONT : Cortège folklorique des Tireurs à l'arc Sortie l'après-midi des géants Janneke, Mieke et leur fils, Tiske.

WAVRE : « Grand Tour de Notre-Dame » et fêtes communales. Procession de Saint-Jean-Baptiste, à 11 heures, après la grand-messe.

HEVERLE (Eglise Saint-Antoine) : Pèlerinage des automobiles à Saint-Christophe. Bénédiction des voitures, dès 9 h 30.

OHAIN (Eglise de Ransbèche) : Pèlerinage à Saint-Jean-Baptiste à 10 h du matin. Le culte de Saint-Jean-Baptiste fut introduit dans la région par les religieux du « Temple » installés au Mont-Saint-Jean.

OPWIJCK : Procession historique de Saint-Paul avec la participation de nombreux cavaliers.

29 ORBAIS : Pèlerinage à sainte Wivine. Il marque l'anniversaire de la translation du psautier à Orbais. Ce psautier qui le 5 juin 1805 avait été donné avec les reliques de la sainte à l'église du Sablon à Bruxelles par la dernière abbesse de Grand-Bigard, fut transféré à Orbais le 29 juin 1912.

JUILLET

- 1 BRUXELLES : Musée d'Art Moderne, Place Royale, 1 : Exposition : « La part du rêve », jusqu'au 19 juillet.
- 1 WAVRE : Foire aux camelots.
- 4 MEISE : Concert de carillon par J. ROTTIERS, ainsi que tous les samedis du mois (à 19 heures).
- 9 BRUXELLES : Grand-Place, 21 heures, fête annuelle de la société de l'Ommegang. Le thème est axé sur le 750e anniversaire du Grand Serment Noble de St-Georges des Arbalétriers Bruxellois. C'est en 1213, en effet, qu'il a été fait mention pour la première fois des « Arbalétriers de Bruxelles ».

La Société de l'Ommegang émet la remise par Charles Quint du prix décerné au « roi » des arbalétriers, après l'exploit qu'il aura réalisé « d'avoir tiré l'oiseau ». Un grand défilé rappellera ensuite les fastes de l'Ommegang en même temps que des arbalétriers.

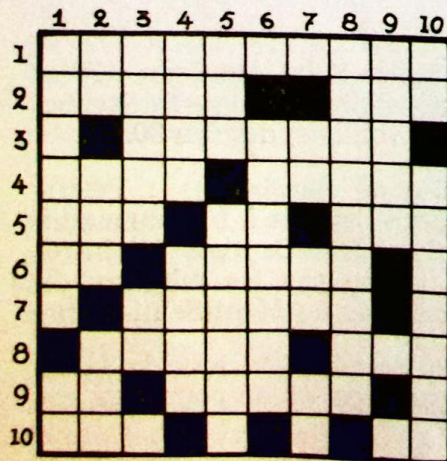
- 12 GENAPPE : Fête du quartier de la gare. Ce sont les fêtes les plus populaires. Elles commencent le samedi soir pour se terminer le lundi soir.
- 18 BRUXELLES : Cathédrale St-Michel. Fête du T.-S.-Sacrement du Miracle, grand-messe solennelle, à 10 heures.
- 19 LA ROCHE-BRABANT : Pèlerinage à Saint Christophe avec bénédiction des autres après la grand-messe, vers 10 h 45.
- 21 DANS TOUT LE PAYS : Solennités diverses et fêtes populaires à l'occasion de la Fête Nationale.
- 26 WAVRE : Carnaval d'été : grand cortège carnavalesque et de réclames.

NOS MOTS CROISÉS

Problème numéro 52

HORIZONTELEMENT.

- 1. Commune du Brabant, célèbre par son église en style rococo et ses confessionnaux.



- 2. Commune brabançonne située sur la Dyle, sur le territoire de laquelle s'élève une stèle en pierre nommée : « La Tombe du Chien ». Sur la rose des vents.
- 3. Vieille tour bruxelloise qui se trouve dans le jardin du doyen de la cathédrale Saint-Michel.
- 4. Ce lieu-dit brabançon n'a rien de hongrois... et pourtant il en porte le nom. Il fut bourgmestre de Bruxelles au XV^e siècle.
- 5. Habitant. Phonétiquement : nie l'existence de Dieu. Colère.
- 6. Deux voyelles. Nom du château où résida P.-P. Rubens.
- 7. Ancienne commune réunie à Bruxelles en 1921.
- 8. Nom d'un quartier d'Uccle. Région du Sahara.
- 9. Interjection. Durée limitée.
- 10. Village du Brabant, placé sous la protection de sainte Adèle. - Possessif retourné.

VERTICALEMENT.

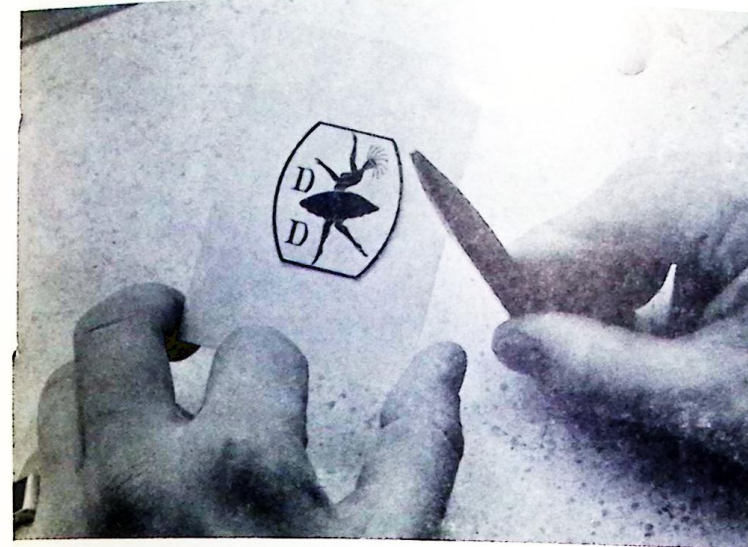
- 1. Village situé dans le sud du Brabant. Interjection.
- 2. Une forme de rire. Fleuve de Suède. Véhicule.
- 3. Petit village arrosé par le Molenbeek. Article.

SOLUTION DU N° 51



- 4. Anagramme de lama. Petit hameau arrosé par la Senne.
- 5. Graminée. Singes américains.
- 6. Village du Brabant où le Père Damien, en partance pour les îles Hawaï, passa sa dernière nuit en Belgique.
- 7. Carte à jouer, Voyelle doublée. Arrose l'Italie.
- 8. Village brabançon situé aux confins de notre province et du Namurois.
- 9. Célèbre peintre belge.
- 10. Négation. Commune du Brabant, située entre Zellik et Wemmel.

Pierre LAURENT.



UN POINÇON DE MAITRE

c'est-à-dire le seing de l'orfèvre qui garantit le titre du bijou.

A droite, gravure de métal laqué et taillé au burin et au marteau. Ce motif oriental est très décoratif.

Ci-dessous :

Fer à dorer.

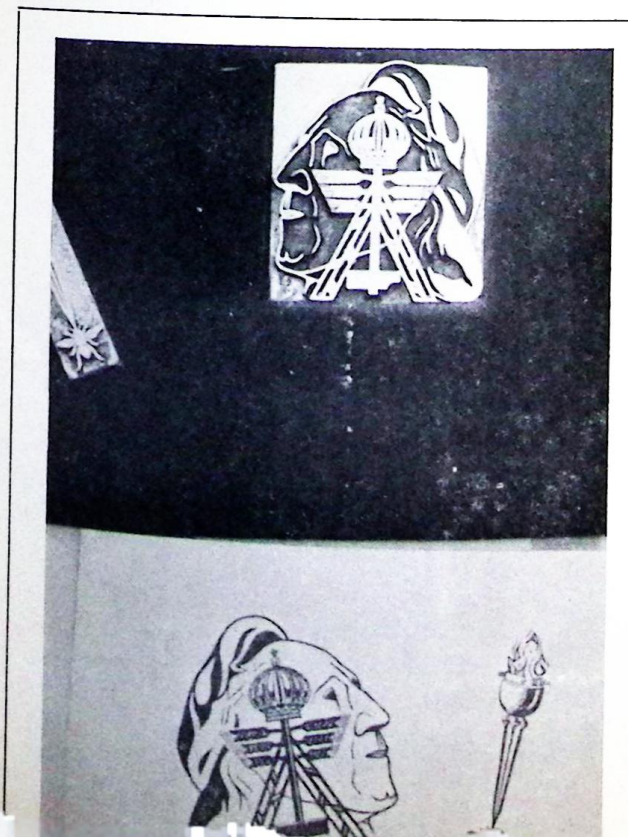
Un profil d'Anneessens, symbole du doyen, avec un signe du travail.

Photos : H. Peeters.

Une Exposition nationale de la GRAVURE

« Montrer du beau et du bon travail, montrer quelques aspects des possibilités des graveurs devant les exigences de la vie actuelle, faire comprendre combien aujourd'hui encore comme de tout temps la gravure est un art qui désire servir son époque dans son évolution inéluctable vers la perfection, faire connaître au public belge et étranger le développement des techniques de la gravure sur le plan artisanal et, enfin, encourager nos artisans belges en les confrontant avec leurs réalisations », tel était le but de l'exposition nationale de la gravure qui vient de se tenir à l'Office des Métiers d'Art du Brabant dans ses locaux de la rue Saint-Jean à Bruxelles.

Organisée par la Fédération nationale des Associations des Maîtres graveurs, cette remarquable exhibition comprenait des gravures anglaises (d'autant d'il y a 300 ans) des figures héraldiques, des poinçons d'une finesse extraordinaire, une presse à taille-douce avec plaque gravée et encrée à la main, des médailles prêtées par la bibliothèque nationale, des participations des écoles : Arts et Métiers, école industrielle d'Anvers, école d'armurerie de Liège, bref, de vraies merveilles qui ont provoqué toute la gamme des émotions humaines.



Voici, suggérée par l'image, la présence du Brabant à la Foire Internationale de Bruxelles (-37^e édition-) où quarante-six nations ont procédé à une gigantesque confrontation de leur économie.

Photos : Buyle

